

Robert DOLE

Professeur d'anglais d'origine américaine
à l'Université du Québec à Chicoutimi

(2000)

Comment réussir sa schizophrénie

Un document produit en version numérique par Catherine Perron, bénévole,
Courriel: catherine.prrn@gmail.com

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Catherine Perron, bénévole,
Montréal, courriel : catherine.prrn@gmail.com

à partir de :

Robert DOLE
[Professeur d'anglais d'origine américaine à l'UQAC]

COMMENT RÉUSSIR SA SCHIZOPHRÉNIE.

Montréal : VLB Éditeur, 2000, 126 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 20 avril 2010 de
diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences so-
ciales.]



Courriel : Robert_Dole@uqac.ca

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Micro-
soft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

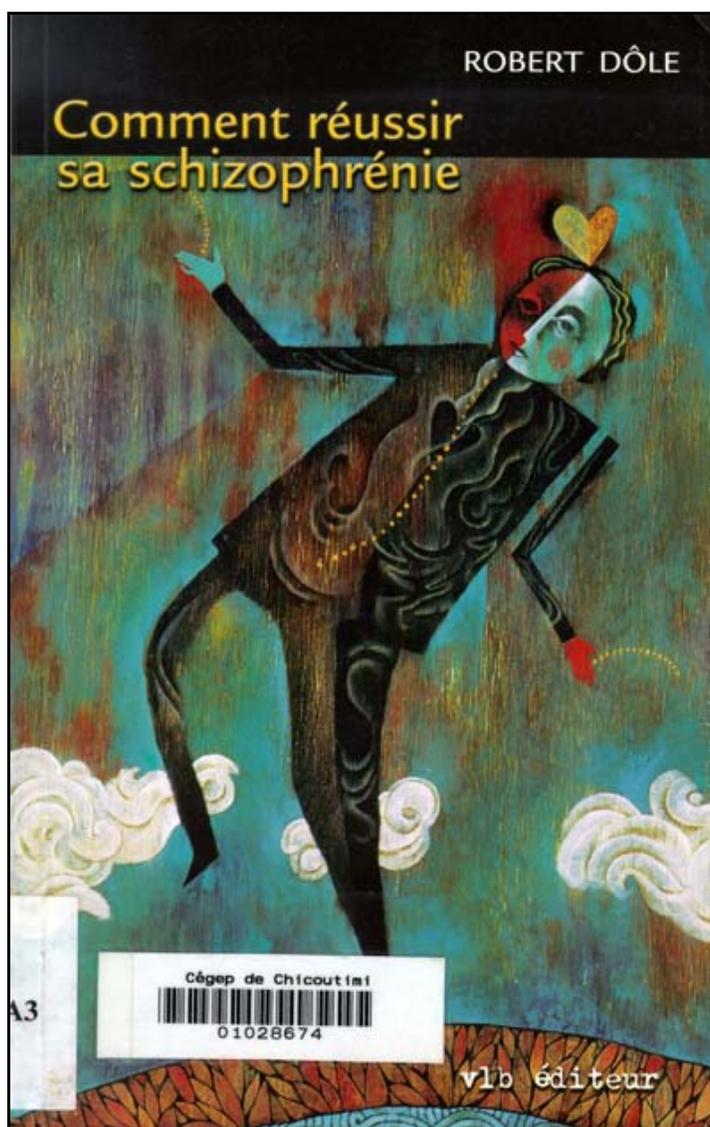
Édition numérique réalisée le 26 novembre 2010 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Robert DOLE

Professeur d'anglais d'origine américaine
à l'Université du Québec à Chicoutimi

Comment réussir sa schizophrénie



Montréal : VLB Éditeur, 2000, 126 pp.

Table des matières

Quatrième de couverture

Chapitre I.	<u>Souvenirs d'enfance</u>
Chapitre II.	<u>Une adolescence virginienne</u>
Chapitre III.	<u>The Philips Exeter Academy</u>
Chapitre IV.	<u>Rencontre avec Paul Tillich</u>
Chapitre V.	<u>Harvard</u>
Chapitre VI.	<u>The McLean Hospital</u>
Chapitre VII.	<u>Mark Fréchette</u>
Chapitre VIII.	<u>En Europe enfin</u>
Chapitre IX.	<u>Bref retour, la Pologne et l'Espagne</u>
Chapitre X.	<u>Au Québec</u>
Chapitre XI.	<u>Conclusion très provisoire</u>

Comment réussir sa schizophrénie

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)



« Malgré son titre, ce livre n'est surtout pas un guide pratique. Si imprévisible est la vie d'un schizophrène (la mienne me semble, de ce point de vue, exemplaire) qu'on ne saurait guider ses pas. Raconter mes chutes et mes rédemptions demeure mon propos central. [...] Rien n'est plus difficile que de réussir sa schizophrénie, du moins en Amérique, où triomphe le conformisme. Soumis, à seize ans, à des traitements psychiatriques pour avoir aimé mon compagnon de chambre, j'ai vite fait de verser dans la folie en raison de l'hypocrisie de la bonne société américaine. Mais c'était sans compter sur ma propension à contra-

rier les gens que je déteste et sur les ressources insoupçonnées que tout fou un peu sain d'esprit finit par inventer. »

D'origine américaine, polyglotte, Robert Dôle a longtemps vécu et enseigné en Europe, aux universités de Metz, de Bonn et de Lodz. Depuis 1977, il vit au Québec et enseigne l'anglais à l'Université du Québec à Chicoutimi. En 1996, il a publié chez VLB éditeur le best-seller *Le Cauchemar américain*.

[6]

Conception graphique de la couverture :
Christiane Houle

Illustration de la couverture :
Daniel Nevins/Superstock

[7]

À la mémoire de Paul Tillich
(1886- 1965)

[8]

Je tiens à remercier mon ami Michel Dorais de sa collaboration et de son soutien dans la rédaction de ce récit. Écrire en une langue seconde l'histoire de sa propre démence n'est pas une tâche facile et, sans le labeur de Michel, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

R. D.

[9]

Préparez au désert le chemin de l'Éternel,
Aplanissez dans les lieux arides.
Une route pour notre Dieu.

ISAÏE 40,3

[11]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre I

Souvenirs d'enfance

Car un enfant nous est né,
un fils nous a été donné.

ISAÏE 9,5

[Retour à la table des matières](#)

Mes problèmes ont commence en 1917, soit trente ans avant ma naissance. Cette année-là, ma grand-mère paternelle rendit l'âme. Les États-Unis avaient déclare la guerre contre l'Allemagne le 6 avril 1917 ; ma grand-mère, pacifiste convaincue, mourut le lendemain. Une grande partie de la psyché de mon père, alors âgé de quatorze ans, accompagna sa défunte mère. Son existence durant, le centre de la vie affective de mon père fut sa mère absente. À sa mort, environ soixante-quinze ans plus tard, il portait toujours sur son cœur et à son chevet des poèmes de ma grand-mère.

Leurs propres parents étant voisins, mes parents ont fait connaissance dès le berceau. C'était en 1903. Cette rencontre combien heureuse a eu lieu a Townsend Harbor, près de Boston, où les deux familles [12] avaient leurs maisons de campagne. Mon père mit quarante ans avant de demander la main de ma mère. La nuit de leurs noces, ils étaient aussi vierges l'un que l'autre.

La réprobation, voire l'interdiction, de toute forme de plaisir, surtout les plaisirs de la chair, faisait la fierté de la Nouvelle-Angleterre puritaine. Pour le puritain parfait qu'ambitionnait d'être mon père, il n'y avait rien d'anormal à attendre jusqu'à l'âge de quarante ans pour avoir sa première expérience sexuelle. C'est du moins ce qu'il racontait à qui voulait l'entendre, et mon père ne mentait jamais. Il prétendait que le péché n'existe guère, que l'on fait parfois des erreurs, mais qu'une erreur ne devait pas forcément être appelée péché. Il était facile pour mon père de dire une telle chose parce qu'il était un homme qui n'avait jamais péché.

Je me suis longtemps demandé pourquoi mon père avait décidé de se marier. S'il avait déjà vécu quarante ans sans épouse, pourquoi n'a-t-il pas continué à vivre seul ? Je suis convaincu que la raison principale pour laquelle il s'est marié est simplement qu'il ressentait l'obligation morale de se reproduire. Il croyait sincèrement qu'il venait de l'une des meilleures familles de la meilleure tribu de la meilleure région du meilleur pays de l'histoire humaine. Avec un tel héritage, il était obligé de transmettre ses inestimables gènes. Les puritains de la Nouvelle-Angleterre se percevaient comme la nation choisie par Dieu, comme un modèle pour les autres peuples qui vivaient dans les ténèbres. Par Sa grâce mystérieuse, Dieu les avait choisis pour sauver le monde. La [13] famille de ma mère étant de la même tribu, le mariage de mes parents était imparable.

Dans notre famille, les portraits des ancêtres nous regardaient de tous les murs de la maison. L'adoration des ancêtres est certes une excellente religion, quoique très limitée. Mais les nôtres étant supérieurs à tous les autres, ils étaient assurément dignes de vénération. Américains des premières vagues de colonisation de l'Amérique, fondateurs d'une terre et d'un esprit nouveaux, les ancêtres de mes parents étaient indiscutablement au sommet de la pyramide des saints. Et leurs descendants se devaient d'être dignes de ce glorieux passé, de leurs premiers pas jusqu'à leur mort.

Mes premiers pas, je les ai faits à Washington, en 1946, dans une maison où vivaient, outre mes parents, ma grand-mère maternelle, une

tante célibataire et mon frère qui avait quinze mois de plus que moi. Mon grand-père maternel avait jadis acheté cette maison. Il avait été le premier cartographe du *National Geographic Magazine*. Ayant parcouru le monde, il avait fait partie de l'équipe d'explorateurs qui avait découvert le Machu Picchu, au Pérou, en 1912. Nous, qui ne sortions guère, vivions dans l'ancre d'un globe-trotter, entourés de souvenirs que nous ne savions pas apprécier : les États-Unis étant le centre du monde, pourquoi diable s'intéresser à d'autres contrées ?

Mon père travaillait comme responsable de la rubrique religieuse du *Washington Post*. C'était un homme taciturne, toujours absorbé par ses propres pensées. Aussi vivait-il en étranger dans sa propre [14] famille, où il était traité comme un invité. Peut-être nous aurait-il aimés s'il avait su ce qu'était l'amour. Mais il semble que cette faculté, ou du moins la possibilité de l'exprimer, s'était éteinte avec sa mère. Il avait congé du bureau le vendredi et le samedi ; le dimanche, il allait écouter ce que disaient les pasteurs afin d'en faire un résumé dans ses articles. Même lorsqu'il se trouvait à la maison, on ne le voyait guère. Il s'enfermait dans son bureau, travaillant sans relâche à un roman qui n'a jamais vu le jour. Je crois savoir que cela racontait l'histoire d'un jeune homme hanté par les conséquences de la faute commise en embrassant une jeune fille qu'il n'aimait pas, personnage qui, ultimement, trouvera tout de même le salut. Par ce roman, mon père entendait convaincre l'humanité de la supériorité morale de la nation américaine, de la tribu des puritains, et plus particulièrement de l'église unitarienne. Ses écrits constituaient néanmoins une tentative de justification philosophique de son propre code de conduite. Paradoxe de la part d'un homme qui rêvait d'être écrivain : il ne lisait jamais, si ce n'est les journaux. À quoi cela eût-il servi, puisqu'il détenait déjà la vérité ?

J'ai déçu mon père dès le moment où je suis né. Il voulait en effet avoir une fille, à qui il donnerait le nom de sa maman, Grace. Je pense qu'il m'en a voulu toute sa vie de ne pas lui avoir donné l'occasion d'immortaliser la mémoire de sa mère. Il avait un fils et je ne représentais qu'une réédition de la naissance de mon frère. Ma venue au

monde était pour lui tout à fait inutile. Il ne manqua pas de me le [15] faire sentir : je pouvais compter les fois où il m'adressait la parole. Cette indifférence était compensée par l'omniprésence des trois femmes qui le servaient, c'est-à-dire ma mère, ma tante et ma grand-mère. Vu le dédain de mon père à mon endroit, les femmes de ma famille étaient mes alliées, voire mes modèles. À cinq ou six ans, j'ai demandé à ma mère de m'acheter pour Noël une maison de poupées. Apprenant cela, mon père devint furieux. Son fils glissait vers l'anormalité. L'avenir allait lui donner raison.

Hormis les trois femmes de la famille, la première personne que j'aie embrassée fut Joseph Staline. J'avais sept ans. Voilà que le *Washington Post* arrive par la poste et que j'aperçois sur la première page une photo de Staline dans son cercueil. Je sais que tous les Américains détestent cet homme et qu'ils sont sûrement très heureux que Staline soit mort. Alors j'embrasse rageusement la photo de Staline. Qu'est-ce qui peut pousser un garçon de sept ans à faire un tel geste ? Chose certaine, j'ai toujours eu une sensibilité excessive qui tranchait sur le sens du devoir et de la retenue de mon entourage. Il est bien possible que, plus ou moins consciemment, j'aie cherché à rétablir un certain équilibre dans cette famille frigorifiée par le puritanisme.

Mon enfance s'est en effet déroulée dans l'austérité de nos ancêtres puritains du XVIIe siècle. Le plaisir n'existait pas du tout chez nous. Enfant, je n'avais jamais vu l'intérieur d'un restaurant. Nous n'avions pas de téléviseur. Tout ce que nous pouvions faire pour nous amuser était des promenades à pied dans [16] les montagnes du New Hampshire durant les vacances. La famille de ma mère avait gardé une maison là-bas et chaque été nous y passions quatre semaines libératrices. Nos plaisirs étaient cependant modestes : promenades en forêt, baignades (le plus souvent dans l'eau glaciale - l'eau chaude excite les sens), pique-niques frugaux.

En bons puritains, mes parents croyaient qu'il était mal de dépenser de l'argent pour le plaisir. En revanche, ils travaillaient fort afin d'épargner assez d'argent pour envoyer leurs enfants à l'Université Harvard, où poursuivre des études coûte une fortune. Mon père, mes

oncles et mes grands-pères avaient tous fréquenté Harvard. J'étais prédestiné à faire mes études là-bas comme j'étais prédestiné à faire partie du peuple élu. Vers six ou sept ans, j'ai un jour demandé à ma mère de m'acheter une gomme à mâcher. C'était un cent. Elle m'a répondu : «Non, il faut épargner l'argent pour tes études à l'université.» Faire partie de l'élite du peuple élu a un prix. J'ai appris à le payer très tôt.

Horace Bumstead, mon arrière-grand-père maternel que l'on citait volontiers en exemple, passa toute sa vie au service des Noirs. Il était colonel pour les troupes noires pendant la guerre civile et, après la guerre, il fut parmi les fondateurs de l'Université d'Atlanta, première université noire aux États-Unis (et encore la plus importante de nos jours). Il en fut le deuxième président. Une ferme opposition au racisme était la règle chez nous. Cela renforçait l'idée que nous, nordistes, étions moralement bien supérieurs aux esclavagistes du Sud. Au moment de ma naissance, [17] toute la vie et la ville de Washington étaient strictement séparées entre les Noirs et les Blancs. Les Noirs avaient leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs restaurants, leurs hôtels. Il leur était interdit d'entrer dans les endroits réservés aux Blancs. On obligeait les Noirs à se placer à l'arrière des autobus et des tramways. S'il n'y avait plus de places assises et qu'un Blanc entrait, les Noirs étaient tenus de se lever pour lui offrir leur place. Les Noirs ne pouvaient s'asseoir que dans les dernières rangées des théâtres. Les Noirs et les Blancs furent même séparés dans les forces armées américaines jusqu'en 1948. Le message de la société blanche à l'égard des Noirs était clair : les Blancs ne voulaient pas voir les Noirs. Les soldats noirs étaient appelés à risquer leur vie pour des citoyens blancs qui ne voulaient pas les côtoyer.

En 1954, la Cour suprême déclara que les écoles publiques devaient être mixtes. Elle disait que la ségrégation scolaire crée inévitablement une moindre qualité d'enseignement dans les écoles noires. Les écoles de Washington furent les premières à suivre l'ordre de la Cour suprême et mes parents étaient fiers de voir leurs fils être parmi les premiers Blancs à côtoyer des Noirs à l'école. La plupart des autres pa-

rents craignaient que les enfants ne se battent dans des émeutes raciales ! Rien de cela ne s'est passé et je me suis épris de ma première maîtresse d'école noire, Miss Carol, avant même la fin de l'année scolaire.

J'avais déjà plusieurs copains noirs dans mon quartier. Tout près de chez nous vivaient les Noirs les plus pauvres de Washington. Plusieurs d'entre eux [18] venaient d'arriver des champs de coton du Sud et je me sentais à l'aise parmi eux : ils me rappelaient ma campagne adorée. Quant à mes parents, malgré leur profession de foi, ils n'avaient aucun ami noir. Même notre chienne était raciste. Elle aboyait de manière féroce dès qu'un Noir s'approchait de la maison. Elle ne jappait que pour la forme si c'était un Blanc.

À ma naissance, la rue où nous habitions dans le nord-est de la ville de Washington était exclusivement blanche. Vers 1950, des Noirs commençaient à y habiter. En 1956, quand nous avons déménagé pour vivre dans un quartier bourgeois à Arlington, Virginie, la rue était moitié blanche, moitié noire. Mes parents insistaient pour dire qu'ils déménageaient pour nous rapprocher des bonnes écoles (un *must* pour un futur étudiant de Harvard) et non pas pour de vilains motifs racistes. Avec l'arrivée massive des Noirs dans les écoles de Washington, mes parents se sont mis à craindre que la qualité d'éducation offerte dans mon école ne soit pas adéquate pour me préparer à Harvard (aujourd'hui encore, les écoles à majorité noire ont généralement des budgets bien inférieurs à ceux des écoles à majorité blanche). Ils ont donc décidé d'emménager à Arlington, un faubourg blanc et bourgeois se trouvant de l'autre côté du fleuve Potomac. J'avais dix ans au moment où nous avons déménagé. Dans mon for intérieur, j'accusais mes parents d'hypocrisie. Ils disaient qu'ils étaient antiracistes, mais ils ne voulaient pas que je continue mon éducation dans une école qui devenait de plus en plus noire. Ils se disaient nordistes, [19] mais ils avaient choisi d'acheter une maison dans le Sud. En plus, ils me privaient de mes meilleurs amis. Je redevais un petit Blanc parmi les Blancs. Enfin, presque, car je n'avais pas vraiment l'intention d'être comme tout le monde.

[21]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre II

Une adolescence virginienne

Des faux prophètes surgiront nombreux
et abuseront bien des gens.

MATTHIEU 24,11

[Retour à la table des matières](#)

Lors du déménagement de la famille à Arlington, en Virginie, j'ai beaucoup pleuré. Je ne voulais pas vivre loin de mes amis noirs, de mon école noire, de mes professeurs noirs, de mon quartier noir. Les belles maisons de la bonne bourgeoisie blanche de la Virginie me paraissaient mornes et tristes. Tout me semblait n'être que façades et mensonges.

Heureusement, à côté de notre maison vivait une famille de mormons, les Berry, dont le père était officier de marine. Ils venaient de Salt Lake City, et avaient cinq enfants. Contrairement aux autres, leur maison se trouvait en permanence dans un état bordélique que j'adorais (notre maison était toujours très propre et reflétait le stade anal mal résolu des puritains de la Nouvelle-Angleterre). Les enfants Berry arrivaient presque à remplacer les enfants noirs [22] que j'avais abandonnés à Washington. Je passais tout mon temps libre chez eux.

Les mormons ont une obsession. Ils veulent convertir le plus grand nombre possible de gens à leur religion avant le retour imminent du Christ. C'est pour cela qu'ils ont choisi le nom de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours. Mrs Berry souhaitait devenir missionnaire. Elle me choisit comme première cible. Mes leçons de mormonisme durèrent deux ans, soit entre l'âge de dix et douze ans. Mes parents découvrirent finalement le pot aux roses. Ils ne voulaient pas que la voisine continue à me convertir à sa religion. Nous étions des unitariens depuis toujours, après tout. En plus, le fondateur de cette religion, Joseph Smith, n'était pas né à Boston; on devait doublement se méfier de ce qu'il disait. À la demande ferme de mes parents, ma conversion se termina abruptement. J'étais très déçu, car j'aimais les histoires que me racontait ma voisine et j'admirais sa ferveur religieuse.

Je me suis dit : « Si Mrs Berry ne peut plus me parler de religion, je vais apprendre moi-même tout ce qu'il faut savoir. Rien de plus simple : je vais m'enfermer dans ma chambre et je lirai la Bible de la première à la dernière page. » C'est ce que je fis chaque samedi matin pendant deux ans alors que les autres jeunes Américains regardaient les dessins animés à la télévision. Les catholiques français du XIXe siècle interdisaient à leurs enfants de lire la Bible parce qu'ils croyaient que cette lecture rendait fou. Moins radicaux, les unitariens croient qu'elle rend stupide. S'ils ont un tel dédain à l'endroit des gens qui la [23] lisent, c'est probablement parce que les auteurs de la Bible ne sont pas nés à Boston.

En réalité, je ressentais une certaine jalousie envers les vrais chrétiens et les vrais juifs, du fait que je n'étais qu'unitarien. Je pensais que les autres avaient davantage accès à Dieu parce qu'ils se trouvaient dans une religion fondée sur de vieilles traditions. Je croyais que la lecture de la Bible pourrait compenser mon manque d'une véritable religion. Il fallait mettre les bouchées doubles.

La première chose dont je me suis rendu compte en lisant la Bible est qu'elle n'avait pas été écrite aux États-Unis. La culture qu'elle décrit n'a rien en commun avec ce que je voyais autour de moi. Je la

lisais parce que je voulais découvrir des vérités éternelles. Je voulais, surtout, apprendre comment je devais vivre, savoir ce qui est sage, vrai, beau et bon. Le choc fut énorme. J'ai découvert que les prophètes et Jésus étaient les prototypes mêmes des socialistes honnis par tous les Américains. Ils voulaient abaisser les riches et exalter les pauvres ! Or, dans les années cinquante, les Américains n'avaient qu'un seul désir : tuer des communistes pour le Christ. J'étais pourtant de plus en plus certain que Jésus aurait préféré le socialisme au capitalisme (j'en suis toujours convaincu). Cette conviction ne pouvait que m'attirer des ennuis. Ils n'ont jamais cessé depuis.

La lecture de la Bible m'incita à élargir mes horizons. Je lisais de plus en plus pour tenter de comprendre le monde et d'y trouver un sens. J'étais très ébranlé par les histoires racontées au sujet de la Deuxième Guerre mondiale, encore relativement [24] récente à l'époque. Ce que les Allemands avaient fait aux juifs, aux communistes, aux homosexuels, aux gitans, aux malades mentaux me traumatisait. En lisant la Bible à l'ombre du Pentagone, je pris la résolution d'être pacifiste. Je ne pouvais me battre contre les Russes, les ennemis jurés des Américains, car j'étais certain que Jésus aurait préféré leur système socio-économique au nôtre. Et je ne pouvais, à l'inverse, me battre contre les Américains parce que j'étais Américain. Le pacifisme était donc la seule solution possible. Dès l'adolescence, je me donnai une mission. Je voulais sauver le monde de la guerre en émasculant le Pentagone, en rendant désuets ses armements et en démoralisant ses troupes. Je n'ai jamais vraiment abandonné cette vocation, malgré le déclin naturel de ma militance au fil des ans.

J'ai terminé à treize ans ma lecture secrète de la Bible. Au moment où je l'ai refermée, j'étais aux prises avec le plus grand problème existentiel de ma vie. J'étais certain d'être homosexuel. Je ressentais des désirs très intenses pour certains garçons qui m'entouraient à l'école et j'avais des rêveries homosexuelles manifestes. Pour ces motifs, je me sentais coupable, inférieur, sale, condamné à rester seul. Chez les membres de ma tribu, les puritains de la Nouvelle-Angleterre, rien n'était pire que d'être homosexuel. Dans notre es-

prité, nous étions le peuple élu de Dieu ; tous les autres étaient par conséquent inférieurs. Il existait tout de même un palmarès de gens condamnés à la perdition qui, par ordre de gravité, pouvait ressembler à ceci : les catholiques, les juifs, les étrangers, les malades mentaux, les criminels et, en dernier [25] lieu, les homosexuels. Mes parents m'avaient créé pour que je fasse partie du peuple élu et que je le perpétue ; mes désirs érotiques m'informaient qu'ils avaient fait une grave erreur en donnant vie à un être manifestement destiné à les décevoir.

Mon homosexualité était difficile à cacher. Même des personnes aussi vertueuses que mes parents ne pouvaient pas ne pas s'en rendre compte. À quinze ans, je faisais ma visite annuelle chez le médecin lorsque, à la fin de la consultation, il demanda à l'infirmière de sortir du cabinet. Il me dit tout bas, d'un air grave : « Tu ne devrais pas être homosexuel parce que les homosexuels sont une menace pour la sécurité nationale s'ils travaillent comme diplomate. » Est-ce qu'il pensait sérieusement qu'il pouvait changer mon orientation sexuelle en prononçant ces mots ? Il semblait néanmoins évident que mes parents lui avaient demandé de me remettre sur le droit chemin. Contrarié et honteux comme je l'étais, le regard de mes parents me pesa pendant plusieurs semaines. Ils savaient hors de tout doute que j'étais le premier représentant de notre illustre famille à ne pas être parfait.

La même année, j'ai assisté à une soirée pendant laquelle j'ai eu une grande révélation. J'étais en train de parler avec quelques amis lorsqu'un jeune homme que je n'avais jamais vu s'est précipité sur moi pour m'asséner de violents coups de poing au visage. Comme je ne le connaissais pas, je me demandais pourquoi il agissait ainsi. Mes amis l'ont empêché de me mettre K.-O. et m'ont reconduit chez moi en silence. Je me suis dit en mon for intérieur qu'un [26] bon samaritain avait dû lui dire que j'étais homosexuel. Je n'avais jamais touché à un homme, je n'avais jamais essayé de séduire un homme, je n'avais jamais parlé à personne de mon homosexualité, mais j'avais déjà la réputation d'être homosexuel et j'étais désormais la proie facile de tout homophobe dont je croiserais le chemin (fût-ce par inadvertance).

Le choc de me reconnaître homosexuel m'a obligé à mettre en question l'existence de Dieu. Je me disais que si Dieu existait, il ne m'aurait pas créé homosexuel. Donc, Il n'existait pas. Ma lecture de la Bible me semblait soudain avoir été une grande perte de temps. Je comparais mon homosexualité à la destruction de six millions de juifs par les Allemands : les deux tragédies me semblaient similaires. Or, si Dieu existait, Il n'aurait pas permis Auschwitz et ses atrocités. Auschwitz et mon homosexualité étaient deux preuves de la non-existence de Dieu. Je lisais Freud, Marx, Russell et Sartre afin de mettre dans ma tête un peu d'air frais, c'est-à-dire d'air athée, mais j'avais été trop pollué par les unitariens, les mormons et la Bible pour me sortir indemne de cette remise en question.

Dans ma rage d'apprendre et de comprendre, j'avais déjà commencé à lire le français. J'apprenais très vite et vers l'âge de quinze ans je suis devenu capable de lire sans problème des livres écrits en français. Je passais souvent à la bibliothèque centrale de Washington pour chercher des livres français. Je lisais Voltaire et Sartre. J'étais fasciné par la découverte de grands penseurs qui ignoraient que les États-Unis étaient le meilleur pays de l'histoire, que la [27] Nouvelle-Angleterre était la meilleure région de ce pays, que les descendants des puritains étaient les meilleurs citoyens de cette région, que notre famille faisait partie des meilleures familles de cette tribu et que la religion unitarienne était supérieure à toutes les autres. En me montrant qu'il existait une vie et une pensée à l'extérieur des États-Unis, les auteurs français m'affranchissaient un peu de mon lourd héritage. Si je devais être rejeté par les miens, peut-être trouverais-je ailleurs, en quelque lointaine contrée, un lieu d'asile. De toute façon, être condamné à vivre en dehors des États-Unis ou en enfer semblait s'équivaloir aux yeux de la plupart des gens que je connaissais.

[29]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre III

The Phillips Exeter Academy

Beaucoup de sagesse, beaucoup de chagrin ;
plus de savoir, plus de douleur.

ECCLÉSIASTE 1,18

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque j'eus seize ans, une voisine suggéra à mes parents de me faire poursuivre mes études dans une école privée. Tout le monde savait que j'avais les meilleures notes possible ; tout le voisinage pouvait me voir en train de lire à la fenêtre de ma chambre. Mes parents ont donc fait une demande d'admission à la Phillips Exeter Academy, l'école privée la plus huppée des États-Unis, celle des Rockefeller (et, plus tard, de John Irving). L'institution est sise dans le sud du New Hampshire. Sa spécialité est de préparer les garçons pour l'admission à Harvard. À cette époque-là, seulement seize pour cent des demandes d'admission à Exeter étaient acceptées. La mienne le fut, mais pas la demande de bourse que j'avais faite simultanément. Sans cette dernière il était peu probable que je puisse aller à Exeter. Voyant mon [30] désarroi et celui de mes parents, une tante offrit de payer mes études. Tout était réglé.

Mes parents m'ont déposé à Exeter le premier dimanche de septembre. Je suis allé le jour même à l'église unitarienne d'Exeter. Après l'office, j'ai offert de chanter dans le chœur. Mes dispositions étaient des meilleures, tout désireux que j'étais de faire honneur à mes parents et à ma généreuse tante.

Je partageais une chambre dans une vieille maison du campus avec un garçon nommé Geoffrey. Il venait d'une famille américaine très riche, mais il avait passé presque toute son enfance en Amérique du Sud, et parlait couramment l'espagnol. Il avait vécu des aventures bien plus palpitantes que celles du garçon sage et presque reclus que j'étais. Il me raconta sa visite dans un bordel de Lima. Il me dit, en rigolant, qu'il n'avait fait que des pompes sur la pauvre dame, la réalité ayant été moins excitante que le fantasme.

Après quelques semaines passées à partager le quotidien, nous étions déjà copains, Geoffrey et moi. Sa vitalité et son sens de l'humour me séduisaient. Excellent sportif, il était à la fois costaud et gracieux. Geoffrey était le garçon le plus sophistiqué et le plus vivant que j'avais connu. Après mûre réflexion, je me suis dit que c'était l'occasion parfaite de partager enfin mon grand secret avec un autre être humain.

« Geoffrey, j'ai quelque chose d'horrible à te dire. C'est un grand secret que je n'ai jamais révélé à personne. Je vis tout seul avec ce secret et j'aimerais que tu sois la première et la seule personne à le connaître. [31] De toute manière, tu partages cette chambre avec moi, tu as donc le droit de le savoir : je suis homosexuel. Je n'y peux rien. Je suis comme ça. Je suis attiré par les garçons et non pas par les filles. Cela me déprime énormément mais je suis incapable de changer. Voilà. »

Quoique à l'écoute de ce que je lui racontais, Geoffrey sembla perturbé par cette confession. Dans les heures qui suivirent, il parut inquiet. Quant à moi, je ressentais tout de même un grand soulagement. Je venais de me libérer d'un énorme fardeau. J'avais dit les mots in-

terdits, « je suis homosexuel », sans que le soleil, la lune et les étoiles se décrochent du ciel.

Le lendemain soir, j'étais en train de lire lorsque Geoffrey, sans dire un mot, se mit à nu devant moi. Il était en érection. Cette nuit-là, nous sommes devenus amants. J'étais certain que c'était la première fois dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre puritaine qu'une telle chose se produisait. Mon bonheur était total. Il fut de très courte durée.

Je ne savais pas encore que la conscience et la libido de Geoffrey coexistaient à grand-peine. Dès le lendemain, à mon insu, il se précipita à l'infirmerie afin de demander au médecin de service de l'aider : « Je suis en danger. Mon camarade de chambre est homosexuel. » Le même jour, j'étais convoqué chez le doyen, Mr Kestler, qui me dit : « Normalement, vous seriez expulsé sur-le-champ mais, puisque vous êtes un nouvel élève, on va faire preuve de charité envers vous. Vous pourrez rester à Exeter à la condition de voir un psychiatre dans les meilleurs délais. »

[32]

On m'attribua une nouvelle chambre à l'autre bout du campus, le plus loin possible de celle de Geoffrey. Je n'ai jamais osé parler de nouveau avec lui. Après mon entrevue avec le doyen et mon déménagement rapide, je suis allé marcher dans la forêt afin de pleurer toutes mes larmes sans être vu. Mais comme il m'en restait toujours quelques-unes, j'ai pleuré à chaudes larmes pendant des jours et des jours, enfermé dans ma chambre, avec pour seule compagne la voix de Joan Baez, sur disque.

Malgré ma méfiance, j'étais curieux de savoir ce qu'était la psychiatrie. Je me convainquais qu'il était fantastique que la science moderne ait trouvé le moyen de guérir l'homosexualité et de me convertir en hétérosexuel (même si le fait de fréquenter une école où il n'y avait aucune jeune fille n'allait décidément pas aider les choses). Prenant de l'avance sur mon traitement, je suis allé acheter un calendrier de *Playboy* et j'ai affiché ses *pin-up* nues sur les murs de ma chambre.

Je me disais que, grâce à ma psychothérapie, j'éprouverais des désirs énormes pour les belles femmes aux seins non moins énormes (et que je cesserais de désirer les beaux garçons d'Exeter qui m'entouraient).

Le psychiatre chargé de me soigner était le docteur Duncan Stevens. Âgé de soixante-cinq ans environ, il était obèse et fumait la pipe. Il avait travaillé toute sa vie comme médecin dans la marine américaine. Je trouvais néanmoins un peu curieux qu'il choisisse de travailler comme psychiatre dans une école de garçons, après avoir passé sa vie comme médecin auprès de jeunes matelots...

[33]

Pendant la première rencontre, je lui parlai surtout de ma famille. Il prenait des notes, sans prononcer un mot, ou presque. À la visite suivante, il me dit : « Vous êtes homosexuel parce que vous n'avez pas eu de réel contact avec votre père. Vous vous identifiez à votre mère et à votre tante. Et vous cherchez un substitut à votre frère qui était le seul membre masculin de votre famille qui vous aimait. Si vous persistez, vous pourrez guérir, car l'homosexualité est la plus terrible des maladies. » C'était simple, mais plausible, après tout. Ce docteur devait connaître son affaire. Une fois par semaine, pendant deux ans, je dus écouter ses remontrances. Je me souviens de ses paroles comme si je les avais entendues hier.

« Cinquante pour cent des homosexuels sont guérissables et l'autre moitié ne l'est pas. Ceux-là finissent comme des clochards dans le Bowery * . »

« Vous devez épouser une femme mais vous ne devrez jamais lui dire que vous avez été homosexuel, car elle s'inquiéterait chaque fois que vous iriez jouer aux quilles avec vos collègues du bureau. (Je n'avais jamais joué aux quilles et je ne voulais pas travailler dans un bureau, mais je me demandais combien de femmes avaient connu le malheur d'épouser des hommes qui voulaient cacher leur vraie nature.)

* Quartier mal famé de Manhattan.

« Si les gens savent que vous êtes homosexuel, vous n'aurez Jamais d'emploi et jamais d'amis.

« Dans votre cas, il n'est pas trop tard pour changer d'orientation sexuelle. Vous pourrez vous [34] identifier avec moi qui suis un vrai homme et vous verrez le monde à travers mes yeux. »

Ce psychiatre disait m'aimer et m'accepter tel que j'étais, mais je devais bien reconnaître qu'il n'aimait ni n'acceptait une partie importante de moi. Et pas la moindre, puisque c'était mon intimité, ma sexualité. Pendant ce temps, mes parents étaient obligés de payer des milliers de dollars pour cette psychothérapie qui, au lieu d'améliorer ma condition, rendait ma culpabilité encore plus lourde quant à mes penchants persistants. Manifestement, je faisais partie des cinquante pour cent d'homosexuels inguérissables puisque mes désirs pour les garçons d'Exeter ne diminuaient pas et que je restais toujours de marbre devant les attraits des dames du *Playboy*.

Un jour, souffrant d'une grippe, je suis allé à l'infirmerie pour obtenir des médicaments. Je suis tombé sur le docteur Heyl qui, avais-je appris, était chargé de guérir Geoffrey de son homosexualité. Il me dit sans ambages : « Je ne crois pas que vous soyez homosexuel. Moi, par exemple, j'aime faire des arrangements floraux, mais cela ne veut pas dire que je suis homosexuel. » J'eus envie de lui demander s'il aimait aussi faire l'amour avec d'autres hommes, mais je me retins. La brève discussion qui suivit me montra que son attitude, comme celle de mon propre psychiatre, était claire : les homosexuels ne sont pas de gentils garçons issus de bonnes familles.

Je devins très actif dans le groupe pacifiste de l'école. Nous protestions contre la guerre, les armements nucléaires et la peine capitale. J'ai fait du porte-à-porte dans la ville d'Exeter pour que les [35] citoyens signent une pétition afin d'abolir la peine de mort dans l'État du New Hampshire. Par hasard, j'ai un jour frappé à la porte du docteur Heyl. Sa femme m'a répondu. Elle m'a dit qu'elle refusait de signer la pétition parce qu'elle voudrait que le violeur ou le tueur de sa fille soit condamné à la peine de mort. Elle ignorait sans doute que son

mari était en train de tuer Geoffrey (après douze ans de tortures psychiques par ce bon docteur et ses collègues, il finit en effet par se suicider d'une balle dans la bouche).

Mon propre psychiatre semblait heureux de mes progrès : j'étais passé d'homosexuel à dépressif. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour me rendre fou, mais je croyais que je pouvais l'en empêcher parce que j'étais au courant du danger qui me guettait. Aussi, pour compenser, je lisais ardemment des auteurs homosexuels comme Shakespeare, André Gide et James Baldwin. Ils étaient au moins de bons exemples d'homosexuels qui n'avaient pas fini leur vie comme des clochards dans le Bowery...

Je n'avais que seize ans et la société américaine m'avait déjà dit de manière explicite que j'étais un pécheur, une menace pour la sécurité nationale et un malade mental, simplement parce que j'avais des fantasmes homosexuels et que j'avais couché un soir avec un copain... Heureusement, la littérature française me présentait les homosexuels comme une race d'êtres quasi supérieurs. J'ai découvert à cette époque Jean Genet et je lisais ses livres en français avec grand plaisir malgré ses mots argotiques. L'ignorance des Américains en ce qui concerne la culture française [36] me préservait une petite zone d'intimité et de contre-propagande.

La possibilité de guérir mon homosexualité à l'intérieur du bureau d'un psychiatre semblant de plus en plus ténue, le seul remède efficace serait de faire l'amour avec une fille. J'ai donc pris rendez-vous avec Deborah pendant les vacances. Je n'avais jamais vu Deborah, mais je savais qu'elle avait la réputation de faire l'amour avec les garçons. C'était une jeune fille juive plutôt intelligente, sensible et sympathique. Je lui ai dit : « Je suis en psychothérapie pour me guérir de l'homosexualité mais je crois que le remède vraiment efficace se trouve dans ton lit plutôt que dans le bureau de mon psychiatre. » Elle était d'accord pour me transformer en hétérosexuel. Nous nous sommes déshabillés, mais la guérison miraculeuse n'eut pas lieu. Cette expérience m'a convaincu plus que jamais que mon homosexualité était inguérissable. Ma dépression empira des lors de façon exponentielle.

Un jour, me trouvant dans un grand désespoir, je pris la décision de prier. Moi qui me considérais à cette époque comme athée, ma visite chez Dieu était tout aussi radicale que ma visite chez Deborah. Sauf que le résultat fut plus probant. J'ai invoqué Dieu et Il est apparu. L'extase était parfaite. Je me sentis en transe. Je voyais une grande lumière dans un tunnel qui montait vers le ciel. Le visage de Dieu était caché derrière une volée d'anges, mais cette vision céleste était déjà trop forte pour moi, simple mortel.

J'ai tout de suite pensé que mon expérience était soit une vision béatifique, soit une hallucination schizophrène. Je ne savais pas encore que les deux [37] sont souvent une même chose. Pour mon psychiatre, à qui je racontai la chose, l'expérience n'était rien d'autre qu'une hallucination, mais je ne pouvais lui faire confiance à ce sujet : les psychiatres n'ont aucune compétence en théologie. Je me sentais énormément isolé, car manifestement je ne pouvais parler de cette expérience à quiconque. Je n'avais que dix-sept ans et je me trouvais obligé de démêler seul des questions existentielles des plus profondes. Est-ce que Dieu n'est qu'une hallucination ? Sinon, qu'est-ce que Dieu, qui m'a fait signe, veut de moi ?

Mes lectures m'amènèrent bientôt à une conclusion : alors que les catholiques ont des visions béatifiques, les unitariens ont des hallucinations schizophrènes. Au Moyen Âge, on avait des visions béatifiques, tandis qu'au XXe siècle on a des hallucinations schizophrènes. Les hétérosexuels ont des visions béatifiques; les homosexuels ont des hallucinations schizophrènes. Ceux qui n'ont pas lu Sigmund Freud ont des visions béatifiques et ceux qui l'ont lu ont des hallucinations schizophrènes. Il me fallait donc être réaliste... Pourtant une voix persistait à me dire « je suis la vérité. » Ma confusion était énorme.

J'ai commencé ma deuxième et dernière année à Exeter avec trois défis : me faire admettre à Harvard, changer mon orientation sexuelle et deviner ce que Dieu exigeait de moi. Le premier défi était assez facile à relever. J'ai même réussi à me faire admettre à la deuxième année de cours à Harvard. Je me suis rendu compte que le second

était irréalisable et j'ai donc refusé de revoir le docteur Stevens. Mes parents ont insisté, en vain.

[38]

Quant au troisième défi, les voix du Seigneur se faisaient entendre de plus en plus bruyamment pour m'indiquer le chemin à suivre. J'avais l'intention d'étudier le grec ancien mais, après la première leçon, le Seigneur me dit : « Tu pourras étudier le grec plus tard. Cette année, tu dois suivre un cours de théologie. » Je me suis si bien plié à cette directive que j'ai gagné le prix accordé au meilleur étudiant en religion cette année-la.

C'est dans ce cours de religion que j'ai fait la découverte de l'œuvre de Paul Tillich, fondateur du Mouvement socialiste religieux allemand. Plusieurs de ses écrits me donnaient à penser qu'il connaissait bien ce qui se passe dans une extase religieuse. Je lisais ses livres avec autant d'avidité que d'autres étudiants lisaient des livres de science-fiction. J'étais fasciné par cet auteur. C'était comme s'il s'adressait à moi, et rien qu'à moi. Dans le livre que j'ai reçu comme prix pour avoir été le meilleur étudiant en religion, le professeur a écrit les mots suivants : « Puisses-tu découvrir un de ces jours ce dont parle Tillich. »

[39]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre IV

Rencontre avec Paul Tillich

Si le maître de maison avait su à quelle heure de la nuit le voleur devait venir, il aurait veillé et n'aurait pas permis qu'on perçât le mur de sa demeure.

MATTHIEU 24,43

[Retour à la table des matières](#)

Paul Tillich est né le 20 août 1886 à Starzeddel, petit village prussien (qui fait partie de la Pologne depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale). Son père était pasteur luthérien. Il a d'abord étudié la théologie et la philosophie aux Universités de Berlin, de Tübingen et de Halle, avant d'obtenir son doctorat en philosophie à l'Université de Breslau. Il travailla d'abord comme aumônier militaire auprès des soldats allemands pendant la guerre de 1914-1918. L'horreur de la guerre, de la mort et de la souffrance a provoqué chez lui des expériences marquantes. Après la guerre, il fut professeur de théologie aux Universités de Berlin, de Marburg, de Dresde, de Leipzig et de Francfort. Il fonda alors le Mouvement socialiste religieux allemand qui était aussi appelé [40] « cercle *kairos* ». À cause de son opposition au nazisme, il perdit son poste de professeur et dut émigrer aux États-Unis avec

sa famille. C'était en 1933. Il devint alors professeur de théologie au Union Theological Seminary de New York, à l'Université Harvard, puis à l'Université de Chicago. Il publia une cinquantaine d'ouvrages théologiques. Le plus important est *Systematic Theology*, édité en trois volumes et écrit dans la langue d'adoption de l'auteur, l'anglais.

Tillich n'était pas un homme comme les autres. C'était un homme tout droit sorti de la Renaissance dont la culture et l'intuition étaient réputées exceptionnelles. Le 22 octobre 1965, il dit à sa femme : « *Today is dying day.* » (« C'est aujourd'hui le jour de ma mort. ») Effectivement, il mourut ce jour-là en tenant dans sa main la bible allemande qu'il avait reçue, enfant.

Tillich était aussi un contestataire, voire un révolutionnaire dans l'âme. Anticapitaliste et marxiste dévoué, il faisait sien le défi lancé par Karl Marx : « Jusqu'ici les philosophes ont essayé d'interpréter le monde. Dorénavant il s'agit de le changer. » Cet aspect de sa pensée était néanmoins négligé par ses émules. Grâce au triomphe socialiste que Tillich appelle la « catastrophe finale de l'histoire », les Russes devaient renoncer à leur athéisme, les Américains, à leur capitalisme sauvage, et l'humanité tout entière être ainsi sauvée.

Tillich disait que sa théologie relevait du *kairos*. Il donnait de ce mot grec la définition suivante : « Le moment propice pour l'intervention de l'éternel [41] dans le temporel. » Dans le Nouveau Testament grec, ce mot veut très précisément dire le « moment propice pour l'arrivée du Fils de l'homme ». Mais si Tillich avait clairement déclaré qu'il s'attendait au retour imminent du Christ, il aurait été considéré comme un hurluberlu. S'imposait la nécessité d'en parler avec des mots grecs et dans un langage métaphorique. Sa veuve dit très clairement dans son autobiographie que Tillich s'est attendu toute sa vie à l'arrivée d'un « grand inconnu », comme les juifs qui attendent leur messie.

À sept heures du matin le dimanche 28 mars 1965, quelqu'un frappe à la porte de la chambre de Tillich à l'Hôtel Continental de Cambridge, Massachusetts. Dans quatre heures le grand théologien donnera un

sermon intitulé « *The Right to Hope* », « Le droit d'espérer ». Mme Tillich ouvre la porte et aperçoit un garçon de dix-huit ans qui demande à voir son mari. Tillich apparaît et le garçon lui donne un manuscrit de vingt-sept pages qu'il vient d'écrire à la machine. Cela s'intitule « La preuve phénoménologique de Dieu ». Le texte est un récit détaillé de la vision béatifique que le garçon a eue deux ans auparavant. Dans son texte, le garçon montre qu'il a une bonne connaissance de la philosophie, de la Bible et de la théologie du *kairos*. C'est un mystique chrétien, comme Tillich. Accessoirement, il est aux prises avec une psychose grave, schizophrène et paranoïaque. On m'aura reconnu. Quatre heures plus tard, Tillich termine ce qui sera le dernier sermon de sa vie dans l'église de Harvard, en prononçant ces paroles : « *The Son of Man is in our presence. He will [42] come as a beggar. The fate of the world depends on how he matures.* » (« Le Fils de l'homme se trouve parmi nous. Il viendra comme un mendiant. Le sort du monde dépend de la façon dont il mûrira. »)

Je savais de qui il parlait. Au moment de sa mort, sept mois plus tard, j'étais enfermé dans l'hôpital psychiatrique. Lorsque j'ai vu dans le journal l'article qui annonçait son décès, j'ai fait la réflexion suivante : Tillich n'est pas mort en vain, je suis vraiment l'« être nouveau » dont il parlait, celui qui préparera l'apocalypse. Quoique la foi dans cet événement soit fondatrice de la foi chrétienne, à notre époque personne ne croit sérieusement à la possibilité du retour du Christ. Mais la Bible ne dit-elle pas que le Christ doit réapparaître au moment où l'on n'y croira plus ?

Très peu de gens, y compris les théologiens, ont eu une expérience personnelle du délire mystique. Ils ne peuvent donc pas comprendre le langage métaphorique de Tillich. Le vrai mysticisme, disait-il lui-même, est un phénomène très rare. Il est néanmoins très fréquent chez les schizophrènes, si l'on me permet de contredire le maître. Ce qui est rare, surtout de nos jours, c'est qu'un schizophrène réussisse à passer pour un vrai mystique auprès d'un grand théologien.

Témoin des chasses aux sorcières de l'époque de McCarthy, Tillich était discret sur ses convictions socialistes. Les Américains sont tel-

lement naïfs qu'ils ne pouvaient pas, de toute façon, s'imaginer que le théologien qu'ils admiraient tant appelait la destruction de l'empire capitaliste américain. Les Américains [43] sont tellement fiers de leur pays qu'ils ne pouvaient imaginer que quelqu'un comme Tillich ait pu souffrir d'un choc culturel en vivant chez eux. La vie américaine du XXe siècle lui paraissait superficielle, vulgaire, provinciale et sans fondement idéologique valable. Il était choqué par l'hypocrisie des puritains qui croient que la religion chrétienne sert surtout à réprimer la libido. Même aujourd'hui, nombreux sont les théologiens américains qui pensent que la théologie de Tillich ne peut pas être valable parce qu'il n'est pas resté fidèle à sa femme... Il n'y avait finalement qu'un seul Américain prêt à comprendre vraiment le sens de l'œuvre de Tillich et, mieux, à réaliser la mission qu'il réservait au Christ. L'apocalypse socialiste pour laquelle Tillich travailla toute sa vie devait se produire lorsque le nouveau Fils de l'homme serait découvert. Or, il fallait absolument que la personne désignée par Tillich pour jouer ce rôle soit un Américain, car c'est aux États-Unis que se joue le sort du monde, c'est connu, et que le bien et le mal s'affrontent de façon quotidienne à travers les inégalités sociales les plus criantes. Le Seigneur a dit : « Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » (Matthieu 4,17) Je suis l'homme qui est entre dans le filet de Tillich. Pour n'en plus ressortir.

[45]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre V

Harvard

Écris la vision,
grave-la sur les tablettes
pour qu'on la lise facilement.
HABAQUQ 2,2

[Retour à la table des matières](#)

Ma mémorable rencontre avec Tillich et le basculement de ma vie qui allait s'ensuivre avaient été préparés en terrain fertile. J'avais passé l'été précédent dans la ville de Salt Lake City, chez les amis mormons de mon enfance. C'était à la fin de mes études à Exeter, juste avant mon entrée à Harvard. J'avais décidé de mieux connaître mon pays ; l'auto-stop semblait le moyen idéal de joindre l'utile à l'agréable et de manifester mon anticonformisme. J'ai ainsi fait la découverte de l'Amérique rurale, souvent pauvre, peu scolarisée, méfiante. La plupart du temps, je dormais dans des voitures abandonnées ou dans des voitures d'occasion parkées sur le terrain de garagistes. Je les découvrais facilement, car pour moi une vieille auto signifiait d'abord un coucher [46] gratuit. J'eus parfois des invitations de jeunes hommes qui m'avaient fait monter dans leur voiture, mais mon lavage de

cerveau anti-homosexuel me rendait peu porté à y répondre positivement.

À Salt Lake City, on me proposa un emploi. Durant tout l'été, j'ai peint les murs de chambres de motels, cela douze heures par jour, pour un salaire de quatre-vingt-dix cents l'heure (bien inférieur au salaire minimum établi à l'époque). Mon employeur était la soeur de la dame chez qui je vivais. J'ai vite développé un certain mépris pour les gens qui se présentent comme chrétiens et qui cherchent surtout à exploiter les autres. Il va sans dire que mes amis mormons essayaient simultanément de me convertir à leur religion, en vain cette fois. Je vivais déjà dans mon propre monde intérieur et je trouvais dans ce capharnaüm tout ce dont j'avais besoin. S'ils avaient su que j'étais un homosexuel en devenir, ils n'auraient sans doute pas essayé (ils ont aujourd'hui une politique qui interdit de convertir les homosexuels).

En retournant à l'Est à la fin de l'été, je me suis arrêté à l'endroit où Brigham Young avait déclaré : « *This is the place* » (« C'est ici l'endroit ») pour déclarer à mon tour, tout aussi solennellement : « *This is not the place* » (« Ce n'est pas ici l'endroit »). Mon pays me décevait au moins autant que je devais le décevoir...

Dès le premier jour de cours à Harvard, j'étais convoqué chez le doyen. « Qu'est-ce que j'ai pu déjà faire de mal ? » me suis-je demandé. Le doyen m'a dit que j'allais recevoir la visite d'agents du FBI. Le lendemain matin, ils frappaient, en effet, à ma porte. Ils [47] voulaient que je témoigne contre deux communistes américains que j'avais invités à donner une conférence à Exeter. Il va sans dire que j'ai refusé, ce qui n'était pas pour leur plaisir. Mais les étudiants contestataires de cette époque étaient souvent de la mauvaise graine pour le gouvernement, et les choses en restèrent là mais pas pour longtemps.

J'ai choisi la littérature anglaise comme discipline majeure de mon programme (puisque j'entrais d'emblée en seconde année), sans penser vraiment à ma future carrière. Cela me semblait cependant être un bon choix, car cela me permettrait d'enseigner l'anglais comme langue étrangère dans des universités européennes ou même québécoises. De

nombreux cours en philosophie, en théologie et en littérature française complétaient mon programme. J'ai également commencé mon apprentissage de la langue allemande. Dès le premier cours de français, le professeur a commencé en disant qu'il n'accepterait aucun travail sur l'homosexualité dans la littérature française. Tout le monde s'est esclaffé, sauf moi. Un tel commentaire était tout à fait typique de l'Université Harvard, bastion des puritains. On pouvait s'intéresser à une autre culture, à la condition de ne pas partager ses « turpitudes ».

M'ayant entendu parler de la mescaline avec un ami, mon camarade de chambre, qui rêvait d'être le premier gouverneur juif de l'État du Maine et qui entendait déjà prouver qu'il était un bon serviteur de la loi et de l'ordre, alla sur-le-champ me dénoncer. Je n'avais aucune envie de prendre cette drogue. Je ne faisais que des références aux expériences [48] d'Aldous Huxley avec la mescaline. Mais j'adorais montrer un esprit ouvert, par-delà ma propre conduite d'adolescent studieux. Quoi qu'il en soit, le lendemain après-midi, deux officiers de police de Harvard vinrent me chercher dans ma chambre pour me conduire chez le doyen. Ce dernier me fit enfermer à l'infirmerie de l'université jusqu'à ce que je révèle le nom de mon fournisseur de stupéfiants. En vain, car je n'en avais pas. Un psychiatre que j'avais entrepris de convaincre de ma bonne foi m'administra finalement des tests psychologiques. Ces derniers révélèrent que j'étais en parfaite santé mentale (quelques mois plus tard, le même psychiatre allait me faire enfermer dans un hôpital psychiatrique, avec le diagnostic de « schizophrénie aiguë et chronique »).

Le fait est que, malgré mes bonnes notes, je devenais de plus en plus obsédé par la vision que j'avais eue deux ans auparavant. Je lisais beaucoup les mystiques chrétiens. J'écrivais aussi des essais sur les poètes religieux. C'est au début de mars que j'ai su que Tillich revenait à Harvard pour prononcer un sermon le 28. Je me disais que je ne voulais pas passer toute ma vie tout seul à m'interroger sur ma vision. Je savais que les psychiatres n'avaient aucune compétence en théologie et qu'ils étaient incapables de distinguer une vision béatifique d'une hallucination schizophrène. N'avais-je pas le droit d'avoir sur

mon expérience l'avis d'un bon théologien ? Du droit, je suis bientôt passé au devoir. J'avais l'impératif devoir d'écrire ma vision et de la partager avec Tillich.

Au moment où j'ai commencé à écrire « La preuve phénoménologique de Dieu » je craignais que [49] Tillich ne croie que je me moquais de lui. J'avais lu ses livres et j'étais certain qu'il s'attendait au retour imminent du Christ. Je voulais lui révéler que j'avais fait une lecture intelligente de son oeuvre et que Dieu me proposait peut-être, moi, pour réaliser la vision apocalyptique de Tillich.

Je savais que j'étais sans doute fou. Je savais que les gens qui se prennent pour le messie sont tous étiquetés comme schizophrènes. Pourtant, je voulais suivre ma propre conscience et me ficher des bienpensants. J'en avais marre de leurs idées, de leurs philosophies, de leurs dogmes, de leurs tentatives de me convaincre qu'ils détenaient eux seuls, la vérité. Je savais que la société américaine était intolérante et violente. Le docteur Stevens m'avait amené au bord de la folie à force d'autorépression et, plus ou moins consciemment, je voulais que la nation américaine en paie le prix un de ces jours. Je voulais donc travailler avec Tillich pour renverser les assises du pays le plus puissant de l'histoire. Puisque j'anticipais parfois la possibilité de passer toute ma vie enfermé dans un hôpital psychiatrique, je pensais que la meilleure alternative à cela serait de cheminer avec Tillich et d'être dès lors sauvé par lui.

J'ai écrit ma dissertation sur Dieu le samedi 27 mars 1965, d'un trait, comme en transe. Elle faisait vingt-sept pages. Je suis parti à la recherche de Tillich à sept heures du matin le 28. Je n'avais aucune idée de l'endroit où il pouvait se trouver. Je suis donc allé à la Harvard Divinity School où j'ai croisé un étudiant. Je lui ai demandé : « Sais-tu où se trouve Tillich ? » À ma grande surprise, il m'a répondu : « À l'Hôtel [50] Continental. » J'ai couru à cet hôtel. À la réception, j'ai demandé le numéro de la chambre de Tillich. On me le donna sans me poser de question. À ma grande surprise, car une telle demande représentait presque pour un protestant l'équivalent de demander le numéro de la chambre du pape pour un catholique...

À la porte de la chambre de Tillich, sa femme, qui me répond, semble très contrariée d'être réveillée si tôt par un inconnu. Elle me demande : « *Wer are you, wer are you ?* » *Wer* veut dire « qui » en allemand. Qui suis-je ? À vrai dire, j'ai l'impression que j'ai déjà su, mais que je n'en suis plus certain. Et c'est précisément pour cela que je me trouve ici : j'aimerais que son mari m'explique qui je suis. Mais je demeure muet. La dame referme la porte. Quelques secondes plus tard, c'est Tillich qui l'ouvre. Je lui donne mon manuscrit en lui disant : « J'aimerais que vous lisiez ceci, s'il vous plaît. » Il me dit d'aller l'attendre à la réception. Quinze ou vingt minutes plus tard, il descend et s'assied à côté de moi. Sans me regarder, il me dit avec un fort accent allemand : « *You have no right to write about these matters. There are people who have spent their whole lives studying these matters. You have no right to write about them.* » (« Vous n'avez pas le droit d'écrire sur ces sujets. Il y a des gens qui ont passé toute leur vie à les étudier. Vous n'avez pas le droit. »)

J'étais certain qu'il se jouait de moi, qu'il faisait du théâtre, en quelque sorte. Mais, quand il eut terminé ce qu'il avait à dire, il se tourna vers moi, me regardant pour la première fois dans les yeux. J'eus droit au plus extraordinaire sourire d'extase que j'aie jamais vu. Comme je n'étais plus un néophyte à ce [51] sujet, je compris qu'il avait accepté que je sois le messie. Je me demandais s'il avait souvent reçu de telles demandes. Non, manifestement, je devais être le premier, d'où son merveilleux sourire. Je savais que mon homosexualité, même combattue, m'empêcherait d'être secrétaire d'État des États-Unis, mais l'idée qu'elle ne pouvait m'empêcher d'être le messie me réjouissait. La mission qui m'attendait avait toutefois de quoi faire peur. En voyant l'agitation intérieure de Tillich, je me dis, dans un éclair de lucidité : « Ce pauvre bougre est encore plus fou que moi. » Il me demanda de lui envoyer mon texte lorsque je l'aurais terminé. Je croyais que c'était déjà fait. J'ai ajouté soixante pages à mon manuscrit au cours des jours suivants. Ce que j'avais écrit avant ma rencontre avec Tillich était assez cohérent ; le reste était totalement farfelu. Le sourire angélique de Tillich allait, paradoxalement, me pré-

cipiter chez les démons. À partir de là, je suis en effet rapidement tombé dans la schizophrénie. C'était ce que les mystiques appellent la « nuit obscure de l'âme ».

Après m'être rendu entendre le sermon public de Tillich, où il disait que le Christ était parmi nous, je suis rentré à ma chambre et j'ai annoncé à mon meilleur ami, David, que Tillich pensait que j'étais le messie. Je lui expliquai que Tillich était d'accord avec le poète irlandais William Butler Yeats, qui disait que le XXe siècle représentait le moment idéal pour le retour du Christ. Et Tillich m'avait reconnu ce rôle. Afin de convaincre David de l'exactitude de mon hypothèse je lui ai lu le poème de Yeats intitulé « Le Deuxième Avènement », dont voici ma traduction.

[52]

*Tournant et tournant dans les cercles d'une spirale,
Le faucon n'entend pas le fauconnier ;
Tout s'effondre ; le centre se désintègre ;
L'anarchie pure est imposée au monde,
La marée ensanglantée est déchaînée, et partout
L'éloge de l'innocence s'est noyé;
Les meilleurs manquent de conviction, tandis que les pires
Sont chargés d'une passion intense.
Certes une révélation est tout près,
Certes le Deuxième Avènement est tout près.
Le Deuxième Avènement ! Ces mots sont à peine prononcés
Lorsqu'une image vaste sortie du Spiritus Mundi
Perturbe ma vue ; quelque part dans les sables du désert
Une forme avec le corps d'un lion et la tête d'un homme,
Son regard vide et sans pitié comme le soleil,
Bouge lentement ses cuisses, tandis qu'autour d'elle
Vacillent les ombres des oiseaux indignes du désert.
L'obscurité tombe de nouveau ; mais maintenant je sais*

*Que vingt siècles de sommeil de pierre
Étaient transformés en cauchemar par un berceau.
Et quelle bête sauvage, son heure venue enfin,
Descend vers Bethléem pour naître ?*

Je suis certain que Yeats n'avait pas lu Tillich et je crois qu'il est très improbable que Tillich ait lu Yeats, mais ces deux mystiques protestants de deux pays différents font la même prophétie au cours de la [53] même année, soit 1920 : le Christ reviendra sur terre au XXe siècle.

Dans mon idée fixe de me voir transformer en Sauveur de l'humanité, je deviens de plus en plus paranoïaque. Un soir, on me retrouve tout nu à courir à travers la résidence des étudiants, comme Isaïe. Mon ami David se précipite chez le psychiatre, qui envoie trois hommes pour m'amener de force à l'hôpital. Je me défends, car je suis convaincu qu'ils n'ont pas le droit d'enfermer dans un hôpital psychiatrique celui que Tillich a désigné comme le messie. Comme ils insistent, je déclare que j'irai seulement s'ils disent le Notre Père avec moi. Le vieux policier qui dirige le groupe s'agenouille et répète avec moi les mots sacrés vieux de deux mille ans, tandis que les deux intellectuels cyniques qui l'accompagnent me refusent cette petite marque de sympathie. Chaque fois que je pense à ce moment, même trente ans plus tard, les larmes me viennent aux yeux. Je revois ces deux hommes croyants s'en remettre à Dieu et ces deux athées les regarder, ahuris. « Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font... »

[55]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre VI

The McLean Hospital

Tu ne peux abandonner mon âme en enfer.

PSAUME 16,10

[Retour à la table des matières](#)

L'hôpital psychiatrique n'est pas le meilleur endroit où se refaire une santé mentale. Telle fut du moins ma pénible expérience au McLean Hospital. Certes, je n'étais pas au sommet de ma forme, ma schizophrénie et ma paranoïa ayant apparemment atteint leur paroxysme à ce moment-là. Mais qui blâmer ?

Ne pouvant compter sur aucune miséricorde et ayant toujours à coeur de bien faire les choses, je m'appliquai à être fou en délirant, en hurlant, en arrachant mes vêtements (comme Isaïe dans son extase mystique), me frappant moi-même partout, me jetant contre les murs. Je n'économisais pas mes efforts, ni mon pauvre corps.

J'avais obtenu qu'on me laisse au moins ma Bible française et je tentais de trouver du réconfort dans sa lecture. Seul l'enfer semblait néanmoins prêt à accueillir le pauvre pêcheur que j'étais. Je me souviens [56] que j'implorais que l'on daigne faire venir à ma chambre Deborah, la jeune juive avec laquelle j'avais failli faire l'amour, pour

que j'aie au moins une autre chance de prouver ma virilité et ainsi convaincre tout le monde que je n'étais pas un homosexuel impie. En vain.

Malgré mon état de démence, j'avais reconnu à mon arrivée un visage ami, aperçu furtivement : celui de Geoffrey. Par le hasard le plus invraisemblable, la police de Harvard l'avait amené le même jour au même département du même hôpital psychiatrique que moi ! Si seulement nos bons psychiatres d'Exeter avaient pu voir le résultat de leur médecine... Geoffrey voulait se suicider, car la société américaine nous avait donné le même message : dans notre grand pays de liberté, d'égalité et de justice pour tous, il n'y avait pas de place pour les homosexuels. Geoffrey avait commencé sa prétendue psychothérapie en septembre 1962. Nous étions en mars 1965 (il continuera à voir les psychiatres jusqu'au jour de son suicide, le 19 novembre 1974).

Quant à moi, ma psychose était devenue tellement aiguë que cela nécessitait la présence d'une infirmière particulière dans ma chambre vingt-quatre heures par jour. Cet état considéré comme critique dura un mois. Les psychiatres me bourrant de médicaments de toutes sortes, mes capacités intellectuelles et physiques s'amointraient rapidement. Ce qui eut pour résultat de me calmer.

Après un mois de réclusion au bout du couloir, dans ma chambre spéciale avec mon infirmière spéciale, je pus rejoindre les autres patients. On me [57] plaça dans une chambre avec un jeune homme qui fumait des Camels et qui ne parlait jamais. J'ai su qu'il s'était néanmoins plaint aux psychiatres à l'effet que je me masturbais trop. Je me masturbais en effet discrètement dans mon lit, la nuit venue. C'était le seul plaisir qu'il me restait, car, malgré leurs efforts, les médecins n'avaient pu tuer mes fantasmes. On me signifia que, pour ma santé physique et mentale, mais aussi pour le bon fonctionnement du McLean Hospital, je devais cesser de me masturber.

Les médicaments que l'on m'avait prescrits provoquaient chez moi une constipation chronique. Les visites aux toilettes étaient de vrais supplices. J'avais beau le signaler aux docteurs, ils ne changeaient pas

pour autant leurs prescriptions. Je finis par penser que cela faisait partie de mon châtement. Peut-être même cherchait-on à me punir par là où l'on craignait que je pêche...

Mon premier psychiatre était une dame. Elle s'appelait Maria Lorenz, était toute petite, dans la cinquantaine, les cheveux noirs, la figure toute ridée. Elle fumait constamment des cigarettes Parliament et ne disait strictement rien durant nos rencontres. Je ne disais rien non plus parce qu'elle me faisait peur. J'étais certain qu'elle était une sorcière dans la tradition des sorcières de Salem, mais aussi dans la tradition de Freud, cette dernière étant la plus dangereuse. Après deux mois de silence, j'ai demandé que l'on me confie à un autre psychiatre. On me dit : « Mais le docteur Lorenz est l'un des meilleurs psychiatres de l'hôpital ! » À ma grande surprise, on donna cependant suite à ma requête.

[58]

Mon nouveau psychiatre était un jeune homme juif, le docteur Trivus. Il portait des petites lunettes ridicules et avait un bedon digne du père Noël. À vrai dire, il m'était sympathique. Je voyais qu'il voulait sincèrement m'aider (contrairement au docteur Lorenz). Durant nos rencontres, il prenait énormément de notes. Il voulait écrire tout ce que je disais. Je trouvais cela amusant, car je savais fort bien que je ne disais rien d'important. Je refusais en effet de parler de mes deux grandes obsessions : l'homosexualité et la théologie. Je ne voulais pas parler de mon orientation sexuelle parce que j'avais peur qu'il essaie de m'en guérir. Je savais que ma psychose avait été causée par un psychiatre qui comptait guérir mon homosexualité. Je ne voulais pas non plus lui parler de la théologie, car je savais qu'il n'avait aucune compétence en ce domaine. Je me demandais souvent comment ce petit homme qui avait le visage d'une souris aurait pu comprendre mon âme s'il n'avait pas lu les livres que j'avais lus. Il aurait fallu aussi qu'il ait fait l'expérience de visions béatifiques et surtout qu'il ait vu le sourire béat du plus grand théologien du XXe siècle pour comprendre ce qui se passait vraiment dans ma psyché.

À la fin de chaque session, le docteur Trivus me disait doucement : « Je ne vous ai jamais promis un jardin de roses. » Son message était clair - et inutilement répétitif. Cette phrase était le titre d'un ouvrage populaire racontant l'histoire d'une jeune fille schizophrène qui passe toute sa vie dans les hôpitaux psychiatriques. Le docteur Trivus et d'autres psychiatres me disaient sans ambages qu'ils n'avaient jamais vu [59] une psychose aussi aiguë que la mienne. Leur pessimisme passait pour du réalisme. Après tout, le McLean Hospital était peuplé de rejetons de familles riches qui passeraient toute leur vie dans cette « prison » de luxe. Dans l'esprit de mes psychiatres, j'étais destiné à faire partie de ce malheureux troupeau que seule la mort délivrerait.

J'ai obtenu, des années plus tard, une copie de mon dossier médical au McLean Hospital. Les psychiatres y décrivent ma « schizophrénie aiguë et chronique », ce qui signifiait que je serais schizophrène jusque dans ma tombe. L'un d'eux avait même écrit dans mon dossier que je serais toujours un mauvais patient parce que j'étais trop intellectuel. Cette phrase en dit très long sur certains d'entre eux. Afin d'être un bon patient, il faut être assez stupide pour penser qu'ils sont capables de nous comprendre mieux que nous nous comprenons nous-mêmes. Un autre médecin m'avait dit que je ne pourrais jamais retourner à Harvard et que, avec beaucoup de chance (et dans un avenir lointain), je pourrais tout au plus continuer mes études dans une université médiocre. En somme, les psychiatres faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour que je me résigne à accepter sans rechigner mon étiquette de schizophrène. Heureusement, ils ne savaient pas que je gardais précieusement en moi le sourire de Tillich et que ce souvenir sauverait ma vie en maintenant allumée ma flamme intérieure.

À cause du fameux théologien, je me trouvais dans un profond dilemme. J'étais convaincu que Tillich m'avait reconnu comme le messie destiné à [60] provoquer l'apocalypse socialiste que toute son oeuvre appelait. Mais je savais que personne ne croirait en ma vocation messianique si je demeurais enfermé dans un hôpital psychiatrique. On dirait simplement : « Mais il est fou ! » J'étais donc obligé de m'enfuir de là. J'avais le choix de rester un schizophrène inguérissable, et de

sacrifier dès lors ma mission, ou encore de rester un homosexuel inguérissable et de me libérer des charlatans qui avaient transformé mes désirs en maladie mentale. La meilleure manière de soulager ma schizophrénie était donc de vivre mon homosexualité le plus tôt possible. Il va sans dire que tout acte sexuel était strictement interdit dans cet hôpital psychiatrique où la plupart des patients se trouvaient de toute façon dans un état voisin de l'hébétude. Remplacer les psychiatres par des prostitués des deux sexes eût été la meilleure des choses pour plusieurs d'entre eux. De toute façon, il semblait difficile de faire pire pour eux qu'on ne le faisait déjà.

Autre aspect, plus gênant de mon dilemme eschatologique : je n'étais pas certain de vouloir jouer le rôle de messie (tâche exigeante s'il en fut !). J'ai donc prié le Seigneur pour avoir Son conseil. Il m'a répondu par trois révélations :

- Paul Tillich et William Butler Yeats avaient raison d'affirmer que le XXe siècle serait le moment propice au retour du Christ.
- Je n'étais pas le Christ.
- Ma vraie tâche consisterait à aller découvrir le vrai messie.

Comme disent les musulmans, Dieu est compatissant. Il daigna même ajouter : « Afin que tu trouves le [61] vrai messie, Je te donnerai un indice, un privilège et un avertissement. Voici l'indice : le vrai messie est l'homme le plus beau de l'histoire universelle. Voici le privilège : tu pourras aimer le vrai messie comme tu voudras et il t'aimera comme tu voudras. Voici l'avertissement : après avoir aimé le vrai messie, tu seras incapable de te donner totalement à une autre personne, homme ou femme. Quand il partira, ton cœur sera brisé et tes bras seront vides. Tu passeras le reste de ta vie dans le veuvage. »

Il fallait que je me presse. Une telle mission ne souffre pas de délai. J'ai élaboré un plan de fuite. Je voulais aller en France, pays de mes rêves. Il fallait que j'aie assez loin pour échapper à la police

américaine, d'autant plus que le McLean Hospital avait horreur des évasions parce qu'elles nuisaient à sa réputation. Après quelques mois d'incarcération, une lueur d'espoir : on me permit de sortir de l'hôpital pendant trois heures chaque matin. Le motif ? Un petit travail obtenu grâce à l'intervention de mon oncle qui connaissait bien le directeur du Boston Museum of Science. Ma tâche consistait à nettoyer les cages des animaux. Pour m'y rendre, je prenais un autobus jusqu'à Harvard Square et puis un métro jusqu'à North Station. Il fallait frotter énergiquement les cages afin que toute trace d'excréments disparaisse, puis les animaux retournaient à leur cage et, ne se souciant nullement de mon travail acharné, s'empressaient de souiller de nouveau leur habitation. C'était un travail de Sisyphe.

Grâce au salaire que l'on m'accordait, j'ai pu secrètement accumuler assez d'argent pour acheter [62] un billet d'avion pour Paris. J'ai obtenu mon passeport sans difficulté, à mon grand étonnement. J'avais l'intention de faire de la prostitution à Paris, ce qui me permettrait de vivre enfin mon homosexualité tout en gagnant de l'argent. J'ai parlé de mon plan d'évasion avec mon meilleur ami, David Finkelhor (devenu célèbre sociologue depuis), qui était la seule personne à me rendre visite chaque semaine durant les treize mois passés à McLean. La veille de l'achat de mon billet d'avion, comble de malchance, j'ai eu une crise d'appendicite. On m'a transféré au Massachusetts General Hospital pour subir une appendicectomie.

Juste après l'opération, mon psychiatre, le docteur Trivus, est venu me trouver dans ma chambre. Il m'a informé que mon ami David avait fait part aux psychiatres de mon projet de m'évader vers Paris (heureusement, il n'avait pas mentionné que j'avais changé mes ambitions professionnelles et que, au lieu d'aspirer à une vocation messianique, je voulais simplement devenir prostitué). On m'a évidemment enlevé sur-le-champ mon privilège de sortir de l'hôpital. Cela signifia la fin de ma carrière de frotteur de cages.

Je m'étais fait une amie à McLean. Elle s'appelait Marie-Madeleine (nom prédestiné, m'avait-il semblé, lorsque j'avais un moment envisagé de devenir un messie). Elle avait cinq ans de plus que moi, et avait été

enfermée à cause de tentatives de suicide. On lui donnait comme traitement des chocs électriques. Son père était un Italien qui avait quitté son pays sans rien d'autre dans sa valise que l'oeuvre de [63] Karl Marx, et qui était devenu millionnaire à Boston en fondant une société de construction. Sa mère était d'origine polonaise. C'est elle qui a encouragé notre amitié. Elle me voyait lire en français (on m'avait permis de relire Proust) et elle pensait qu'il y avait peut-être autre chose dans ma tête que mes délires de schizophrène.

Marie-Madeleine me donnait des leçons d'italien. Elle avait fait une année d'études à Florence. Au début des leçons, mes facultés intellectuelles étaient dans un état lamentable. Elle m'expliquait que « ci » se prononce « chi » et que « chi » se prononce « ki ». J'avais beaucoup de difficulté à comprendre ses explications puisque j'en conclusais que « ci » se prononce « ki », ce qui n'est pas du tout le cas. Nos discussions finissaient souvent pas des éclats de rire, ce qui me faisait le plus grand bien.

Nous discutons de livres, car elle connaissait le français aussi bien que l'italien. Nous avons développé une vraie complicité. Je lui parlais de mon histoire, de mon psychiatre qui m'avait rendu schizophrène en essayant de me transformer en hétérosexuel, du théologien allemand qui avait cru voir en moi le messie, de la promesse du Seigneur de guider mes pas vers le vrai messie et de mon désir de sauver le monde en émasculant le Pentagone. Elle m'encourageait dans tous mes délires, ce qui me faisait aussi le plus grand bien.

Après treize mois de torture à McLean, mes parents, qui commençaient à trouver ruineux les frais exigés par l'établissement ont réussi à organiser mon transfert à un hôpital de Baltimore. Y travaillait un [64] de leurs amis, un infirmier, homosexuel lui aussi allais-je découvrir plus tard. Je ne savais pas à l'époque qu'il y avait des homosexuels qui vivaient sainement dans la société américaine ; tous les jeunes homosexuels pensaient qu'ils étaient et resteraient tout seuls dans leur déviance. Dans ce nouvel hôpital, on m'a demandé si je voulais continuer à être soigné avec des médicaments. J'ai répondu non et, chose

extraordinaire, mon choix fut respecté. Cela créa en moi un état d'euphorie indescriptible.

Après une semaine à Baltimore, une tragédie se produisit. Une jeune patiente blanche s'est pendue dans les douches où elle avait déjà fait l'amour avec un patient noir, prouesse qui s'était soldée par une grossesse. Les psychiatres ont insisté pour qu'elle avorte ; son suicide était un acte de protestation contre cet avortement forcé. Choc pour moi : l'hôpital de Baltimore n'était pas un Éden.

Tenant de trouver une façon de minimiser les coûts de mes soins psychiatriques, ma mère découvrit, puis m'annonça, que je ne pourrais jamais contracter une assurance médicale aux États-Unis. Les compagnies d'assurances ne vendent pas d'assurance médicale à ceux qui ont le diagnostic de « schizophrénie aiguë et chronique ». Ce fut perturbant pour mes parents, mais plus encore pour moi, car cela consolidait mon statut de paria et m'incitait à quitter ce pays qui ne cessait de me dire que je n'y avais pas ma place. (Il va sans dire que j'aurais quitté définitivement les États-Unis même si le pays avait développé un système de soins médicaux universels et gratuits. Mais cela me donnait une raison de plus. Un pacifiste [65] ne doit pas vivre au sein d'une nation qui tue trois millions de Vietnamiens sans aucune raison et qui permet que quarante mille de leurs propres citoyens soient tués par balle chaque année. Je savais aussi que je devais quitter les États-Unis afin d'essayer d'oublier les horreurs de la vie que j'y avais menée.)

J'ai passé deux mois à l'hôpital de Baltimore. Je fus libéré le 3 juillet 1966, à l'âge de vingt ans. J'avais vécu quinze mois dans les hôpitaux psychiatriques. Je suis retourné à Harvard pour y continuer mes études, comme si de rien n'était. J'avais en tête deux ou trois idées bien arrêtées...

[67]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre VII

Mark Fréchette

Ils disent tous : « Qu'il soit crucifié ! »

MATTHIEU 27,22

[Retour à la table des matières](#)

J'ai loué un petit appartement sur Fairmont Avenue et suivi un cours sur l'absurdité dans la littérature française (sujet typiquement américain...). Comme j'avais gardé le contact avec Marie-Madeleine, sortie de l'hôpital peu de temps après moi, elle m'accompagnait à mes cours puis chez moi. Nous sommes devenus amants très vite. J'ai ainsi découvert que j'étais bisexuel. Il y a deux sortes d'hommes bisexuels. La première est composée d'homosexuels qui ne savent pas résister aux charmes des femmes et la deuxième est composée d'hétérosexuels qui ne savent pas résister aux charmes des hommes. Je fais partie du premier groupe.

Marie-Madeleine me donnait plus que de l'amour : une joie de vivre telle que je ne l'avais pas ressentie depuis longtemps. Notre complicité était totale et seule une pareille entente allait permettre ma rencontre [68] avec Mark Fréchette, l'homme de la prophétie. C'est au moment même où je l'aperçus arpentant la rue en homme-sandwich

pour un quelconque magasin que Dieu m'a dit : « Voilà le messie que Je t'avais promis. »

Mark Fréchette est né à Boston le 4 décembre 1947. Son père, manoeuvre dans une usine, était d'origine québécoise et sa mère, d'origine irlandaise. Lorsque Mark était encore tout jeune, la famille déménagea à Fairfield dans le Connecticut, une petite ville tranquille non loin de New York.

Selon ce que sa mère m'a raconté, Mark connut une enfance paisible, presque exemplaire. Il avait deux soeurs et deux frères. C'était un petit Américain modèle dans une famille américaine des plus modestes mais heureuse. Son hobby était de collectionner des timbres et des pièces de monnaie. C'était un enfant rêveur et sans histoire.

Mark avait environ douze ans, lorsqu'un prêtre de l'école catholique qu'il fréquentait développa avec lui une forte relation. Il était comme un autre père, mais encore meilleur que son vrai père, car il s'intéressait vraiment à tout ce qu'il faisait et ne manquait jamais de l'encourager. Mark aurait fait n'importe quoi pour ce prêtre, qui était tout pour lui. Mark avait dix-sept ans quand ce prêtre lui demanda de venir dans sa chambre sous un quelconque prétexte et, se préparant à se coucher, lui dit en le regardant droit dans les yeux : « Tu sais où me rejoindre. » Mark comprit le message. Son monde s'effondra d'un seul coup.

Ce furent d'abord les études qui se ressentirent de ce choc, les bonnes notes de Mark se transformant [69] en échecs. Ses parents s'inquiétaient beaucoup de ce revirement. Ils voulaient savoir ce qui se passait. Après une longue hésitation, Mark parla des avances du prêtre. Indignés, les parents portèrent plainte auprès du supérieur de ce prêtre. On changea le coupable d'école et de district (ce qui était LA solution hypocrite de l'époque). L'affaire était considérée comme close.

Mais pas pour Mark, qui abandonna l'école et commença aussitôt sa vie de hippie errant à Greenwich Village, à New York. Son père et sa mère étaient déçus : tous leurs rêves pour cet enfant modèle

semblaient s'évanouir. Comme il refusait obstinément de retourner aux études ainsi que ses parents l'en suppliaient, ces derniers profitèrent de son séjour chez eux durant les fêtes du nouvel an 1966 pour l'obliger à entendre raison, si l'on peut dire. Le 27 décembre, des infirmiers firent irruption dans la maison familiale pour amener Mark, de force, dans un hôpital psychiatrique, The Hartford Institute for Life (remarquez ici l'euphémisme typiquement américain : un hôpital psychiatrique devient un « institut pour la vie »...). Une bagarre énorme s'ensuivit, car Mark était très costaud et peu enclin à se laisser forcer ou intimider.

Mark a passé six mois enfermé dans cet hôpital. En juin 1966, il fomenta un ingénieux projet d'évasion. Il y avait dans son département une jeune infirmière noire qui semblait s'intéresser à lui. En fait, elle était tombée amoureuse de son patient. Un jour, il lui dit : « Je suis prêt à faire l'amour avec toi si tu me donnes les clés pour sortir de l'hôpital. » Elle fut [70] instantanément d'accord et c'est ainsi que Mark put prendre la clé des champs à peu de frais, si j'ose dire.

Comptant sur le fait que l'hôpital et ses parents croiraient qu'il était retourné à New York, sa destination immédiate fut Boston, en auto-stop. À Harvard Square, ce ne fut pas difficile de trouver un emploi comme homme-sandwich annonçant les livres à prix réduit chez Paperback Booksmith.

Ce jour-là, il devait en être à son troisième jour de travail. Un jeune couple se tenant par la main s'approche de lui, le dévisage. La femme lui dit : « *Young man, my friend here would like to tell you that he finds you an esthetically pleasing ornament to Harvard Square.* » (« Jeune homme, mon ami que voici aimerait vous dire qu'il trouve que vous embellissez Harvard Square. ») Mark semblait totalement abasourdi par ces mots. Moi aussi, du reste. J'aurais voulu qu'une crevasse s'ouvre dans le sol pour y disparaître... Mais Marie-Madeleine qui m'accompagnait continuait à lui parler comme si cela avait été prévu, le plus naturellement du monde. Moi, je n'osais admettre que Marie-Madeleine ne m'avait que trop bien compris. J'écoutais finalement mon

amie donner mon adresse à Mark en l'invitant gentiment à s'y rendre dîner le soir même...

À ma grande surprise, Mark s'est présenté devant ma porte à l'heure convenue. Tout de suite, nous nous sommes entendus comme les meilleurs amis du monde. Il me raconta sa vie et je lui racontai la mienne. Nous avons beaucoup de points en commun, en particulier le fait d'avoir été les victimes de psychiatres et d'avoir subi toutes sortes de tortures physiques et [71] morales entre leurs mains. Nous avons aussi la même rage contre la société bourgeoise américaine. Nous détestions tous les deux la guerre du Viêtnam, le matérialisme américain, l'impérialisme capitaliste, la société de consommation, le racisme, l'hypocrisie et l'aveuglement de notre chère patrie. Son courroux était celui d'un prophète qui sait que sa nation n'est pas ce que Dieu veut qu'elle soit. La colère de Mark contre l'Amérique était profonde, infinie.

Il aurait fallu que je lui dise : « J'ai eu une vision béatifique à l'âge de dix-sept ans et, l'année suivante, j'ai convaincu un grand théologien allemand que j'étais le messie. Mais à l'hôpital psychiatrique le Seigneur m'a dévoilé que je n'étais pas le vrai messie. Le vrai messie devait être l'homme le plus beau de l'histoire universelle. C'est donc toi, Mark, le vrai messie. Ta tâche est décrite depuis le début des temps : tu dois juger les nations, établir la paix, abaisser les riches et exalter les pauvres. Mais, avant de jouer le rôle de messie universel, tu dois demeurer mon messie personnel et me sauver de mes démons... » Mais je n'ai pas osé. Pas tout de suite.

Mark était sans doute totalement hétérosexuel mais il devait sentir que c'était son devoir de me sauver de la schizophrénie et que, pour cela, il devait donner de sa personne. Ce qu'il fit avec grande générosité le soir même de notre première rencontre. C'est ainsi que le plus grand amour de ma vie a commencé. Moi et mon messie intime.

Il faut dire que les circonstances s'y prêtaient. Mark était esseulé, sans abri et je lui offrais un toit, un lit, mon amitié, ma complicité, mon amour, [72] mon adoration, ma vie. Il vécut chez moi, dans mon appar-

tement de Fairmont Avenue, puis dans ma chambre d'Adams House sur le campus de Harvard, enfin dans mon appartement sur Putnam Avenue. Tous les soirs, on fumait de la marijuana ensemble, et je lui lisais mes poèmes et mes passages bibliques favoris. Nous rêvions ensemble de l'apocalypse socialiste à la Tillich. Nous allions la réaliser ensemble. Aussi, nous n'hésitions pas à participer activement aux diverses manifestations de l'époque, en particulier contre la guerre du Viêt Nam. Nous avons vite été entourés d'amis, tous des hippies. J'ai toujours cru que ma rémission de la schizophrénie avait été grandement facilitée par leur présence. Dans leur monde, la folie et la normalité étaient les deux côtés d'une même médaille. Je me souviens, par exemple, de Sarah qui travaillait comme infirmière dans un hôpital psychiatrique le jour et retournait le soir comme patiente dans un autre établissement psychiatrique. Elle fut aussi une de mes amantes.

Un après-midi, Mark me dit, presque solennel : « *I have an undying love and admiration for you.* » (« J'ai pour toi un amour et une admiration immortels. ») Cette phrase m'accompagne encore aujourd'hui, quarante ans plus tard. La communion de nos esprits et de nos corps fait en sorte qu'il vit toujours en moi, que j'ai un peu de lui dans mes veines, dans mon cerveau.

Vers le début de décembre, Mark a appris qu'une amie appelée Betsy était enceinte et prétendait qu'il était le père. Ils se sont mariés le 27 décembre et [73] Betsy a donné naissance à un fils qu'ils ont nommé Tristan. Quand Mark m'a annoncé le nom de son fils, je lui ai dit : « Quelle coïncidence : le roi de Tristan dans la légende celte s'appelle Mark. » Mark est parti de chez moi pour aller vivre avec Betsy. Pourtant, chaque fois qu'ils se querellaient, ce qui arrivait souvent, il rentrait chez moi comme avant. Jamais mésentente conjugale ne m'avait autant convenu.

Peu de temps après, ma propre amie, Marie-Madeleine, m'annonça, émerveillée, qu'elle était aussi enceinte. Devant son refus obstiné d'avorter, ses psychiatres la firent enfermer de nouveau en hôpital psychiatrique. Je crus qu'une demande officielle en mariage de ma part sauverait les choses, d'autant plus que mes parents m'y encoura-

geaient, du moins dans un premier temps. Mon père, en bon bourgeois, s'inquiétait tout de même de savoir si j'étais vraiment le père, parlant même de test génétique après la naissance pour en avoir le cœur net. Mais nos psychiatres allaient se charger d'éviter cette douloureuse démarche : Marie-Madeleine devait avorter et très vite, tout le monde - sauf elle et moi - en fut convaincu. On m'interdit même de la visiter. Comme schizophrène, je n'avais pas le droit d'aimer, pas le droit d'avoir une femme, pas le droit d'avoir un enfant. Après avoir voulu me guérir de mon homosexualité, on cherchait maintenant à me détourner de l'hétérosexualité...

Je suis revenu complètement défait de mes vacances de Noël chez mes parents qui, une fois de plus, avaient été les alliés des psychiatres. Il m'était formellement défendu de revoir Marie-Madeleine, [74] dont j'allais perdre toute trace. Mark, quant à lui, tentait de se rapprocher de moi quand les choses allaient mal avec son épouse, mais j'étais moi-même trop perturbé pour être disponible à son égard, hélas. J'ai fini par me sentir coupable envers Marie-Madeleine, envers mon enfant avorté, envers Mark, envers mes parents, envers l'univers tout entier. J'ai de nouveau sombré dans la folie et, étant très conscient de cette rechute, j'ai demandé à être admis à l'infirmerie de Harvard : je ne pouvais plus rester seul, risquant de m'autodétruire à force de culpabilité.

Je craignais d'être vraiment inguérissable, comme les psychiatres de McLean l'avaient pensé. Après une semaine, on m'a dit que je ne pouvais plus rester là. Il fallait que je choisisse un hôpital psychiatrique dans la région de Boston. J'ai tout de suite choisi le pire, le Boston State Hospital, surtout parce que je savais qu'il était plus facile de s'évader d'un hôpital public, qui ne faisait pas grand-chose pour empêcher les patients de prendre la clé des champs. On m'a placé dans un département où se trouvaient des centaines d'hommes catatoniques. On nous lavait deux fois par jour, tout nus, avec un tuyau d'arrosage. Le reste du temps, le mieux était de nous confondre avec les murs. Le pire que puisse faire un patient, c'était de rappeler sa présence.

Le lendemain de mon admission, j'ai fait la connaissance d'un jeune Noir qui venait d'arriver des champs de coton du Sud. Les Blancs du Sud avaient constitué, je crois, un programme grâce auquel ils donnaient un billet d'autocar (aller seulement) à n'importe quel Noir qui promettait de quitter [75] le Sud pour toujours. Ce jeune homme s'était prévalu de ce privilège, mais, ne connaissant personne à Boston, dut trouver refuge dans un hôpital (avait-il seulement réalisé que ce dernier était « psychiatrique » ?). Un soir où j'étais en train de parler paisiblement avec cet ami noir, qui me rappelait mes chers amis d'enfance, des infirmiers ont fait irruption dans la pièce pour m'emmener de force dans une cellule toute matelassée. Le fait de me retrouver enfermé sans raison apparente, complètement déshabillé, dans une cellule capitonnée et froide m'a plongé dans la plus terrible paranoïa : j'étais certain que l'on voulait me fusiller. M'entendant hurler en français, un autre patient, un vieux Québécois, je crois, m'a crié des mots d'encouragement en français. Sans cette intervention providentielle, peut-être aurais-je perdu à jamais la raison. Le lendemain matin, une infirmière a voulu me donner un médicament. Je lui ai dit : « Le psychiatre m'a dit que je n'étais pas obligé de prendre des médicaments si je ne voulais pas. » L'infirmière a alors lancé le médicament sur le plancher sale et m'a dit : « Mange ça ! » Comme si j'avais été un chien.

J'ai insisté pour voir un prêtre catholique juste après notre rencontre - je n'ai aucune idée de ce qu'il a pu faire ou dire ! - je me suis évadé non seulement de ma cellule mais de l'hôpital psychiatrique. Pour moi, on aurait dit un miracle. J'ai pris l'autobus pour retourner à Harvard Square. J'ai loué sur Putnam Avenue un appartement qui coûtait 120 \$ par mois. Mes parents trouvaient que c'était beaucoup trop cher. Je leur ai dit que j'allais louer des chambres à [76] trois amis, avec le résultat que je payais 30 \$ par mois seulement. J'avais raté mes examens de la session et je devais les reprendre en avril. N'ayant pas à me présenter aux cours, j'ai décidé de gagner entre-temps un peu d'argent comme chauffeur de taxi pour le Cambridge Yellow Taxi Company. Je travaillais douze heures par jour et ma paie variait entre

12 \$ et 24 \$. Il m'est arrivé de trouver un long couteau sur le siège arrière de mon véhicule. Comme je faisais souvent des blagues avec les clients, je persiste à croire que je devais sans doute la vie à un mot d'esprit qui, malgré moi, avait su désarmer mon assassin...

J'ai vécu les deux sessions de l'année universitaire 1967-1968 sans faire aucune rechute. J'étais très fier de moi. J'ai donc terminé en juin 1968, en même temps que les étudiants de ma promotion d'Exeter. Le jour de la remise des diplômes, j'ai croisé Geoffrey, par coïncidence. Je lui ai serré la main et lui ai dit : « Je suis très heureux de te voir ici aujourd'hui. » C'était la première fois depuis six ans que je parlais à mon premier amant et la dernière fois aussi : il allait se suicider six ans plus tard.

Le lendemain, j'ai annoncé à Mark ma décision, prise de longue date, de passer toute ma vie en exil. Je ne pouvais plus supporter les États-Unis. Mark m'a dit, à mon grand désarroi : « Tu es un traître. L'Amérique a besoin de toi. Tu passeras le reste de ta vie comme un touriste enfermé dans sa propre valise. » Cette fois, nous n'étions plus sur la même longueur d'onde. Il ne comprenait donc pas ? Raison de plus pour que je m'en aille.

[77]

Une semaine après mon départ pour l'Europe, Mark était découvert par le cinéaste italien Michelangelo Antonioni. Mark attendait à un arrêt d'autobus sur Massachusetts Avenue, dans Cambridge. Un matelot à côté de lui chantait très fort, et d'un immeuble, une dame demandait qu'il se taise. Le matelot a continué à chanter et la dame a jeté sur lui un pot de géranium. À ce moment-là, Mark a hurlé des insultes à la dame. Un dénicheur de vedette a vu Mark et l'a invité à l'accompagner dans sa voiture (en lui précisant bien qu'il ne voulait pas le séduire). Il l'a présenté à Antonioni en disant : « Il est jeune et il hait. » Mark a obtenu le rôle. Antonioni a fait avec lui *Zabriskie Point*, qui a été un énorme succès, surtout en Europe (il est curieux que Mark et moi ayons été découverts par deux Européens ; lui, Antonioni, moi, Tillich.

Cela dit, je ne suis pas certain que ces découvreurs nous aient, ce faisant, vraiment rendu service).

Je suis retourné à Boston pendant l'été de 1969. Mark m'a présenté sa covedette, Daria Halprin. Je lui ai dit : « Mark et moi sommes... » J'ai sciemment hésité à cet instant parce que je voulais taquiner Mark. Il pensait que j'étais sur le point de dire le mot « amants » et il a vite enchaîné en disant « bons amis ».

Après ce film, Mark a connu un bref moment de gloire internationale. Il a posé pour des magazines, dont *Vogue*. Il a rapidement fait deux autres films (médiocres, hélas), l'un en Yougoslavie et l'autre en Italie. Il fut invité aux émissions de télévision américaines. Au Johnny Carson Show, il a dit : [78] « Malheureusement, l'Amérique a besoin de beaucoup plus qu'un *lifting*. » Au cours d'une autre émission, il a dit à son hôte qu'il ne devait pas voir son film. « C'est une perte d'argent. » Ce n'est pas, pour dire le moins, ce à quoi l'on s'attend d'une star de cinéma... On ne le réinvita pas. On ne lui donna plus de rôle non plus.

Le monde l'a vite oublié. Il vivait dans la commune de Mel Lyman sur Fort Hill, à Boston. Les disciples de Mel pensaient que ce dernier était le messie. Tillich pensait que j'étais le messie ; je pensais que Mark était le messie ; Mark pensait que Mel Lyman était le messie. Cela faisait beaucoup de messies. Emerson avait probablement raison en pensant que chaque homme devrait être son propre messie et que chaque femme aurait dû être un homme. (Je proposerais plutôt la formation d'un comité des meilleurs théologiens protestants, catholiques, orthodoxes, juifs et musulmans, qui aurait le mandat de déterminer si Tillich et Yeats avaient raison en pensant que le XXe siècle était le moment propice pour l'arrivée du messie, et si j'avais raison en pensant qu'il était arrivé dans la personne de mon ami Mark Fréchette. Est-ce que mon messie personnel était en fait le messie universel ?)

En 1973, Mark a essayé de déclencher une révolution socialiste mondiale en effectuant un cambriolage dans une banque de Boston. Je me demande si en cet instant précis il se souvenait de mes paroles : « Tu es le vraie messie et en tant que tel tu dois abaisser les riches et

exalter les pauvres. » Quoi qu'il en soit, son camarade fut tué par le policier qui gardait [79] la banque et Mark reçut une sentence de sept ans de prison.

Pendant mes visites aux États-Unis, je ne manquais jamais de voir Mark, d'abord à la Charles Street Jail et puis à la Norfolk Prison. En lui parlant, j'avais l'impression que mon séjour européen m'avait guéri un peu de ma folie américaine, mais qu'il ressentait toujours les mêmes tourments. Il n'a jamais connu la paix de l'âme. Je me trouvais énormément coupable de l'avoir abandonné et cette culpabilité durera aussi longtemps que je vivrai. C'est la culpabilité des survivants, comme les rescapés d'Auschwitz l'ont connue. On se sent coupable d'être en vie parce qu'on a quitté un navire en perdition comme un rat qui fuit, et que, par miracle, on a survécu.

Au cours d'une entrevue qu'il a donnée en prison, Mark a dit : « *You can't really be alive unless you love someone more than yourself* » (« Tu ne peux pas être vraiment en vie si tu n'aimes pas quelqu'un d'autre plus que toi-même. ») Je crois que ces mots sont dignes du vrai messie. Par ailleurs, les premières paroles qu'il prononce dans le film *Zabriskie Point* sont : « Je suis prêt à mourir. » C'est bien la l'attitude de tout vrai messie.

Trois mois tout juste avant sa libération conditionnelle, Mark fut tué par ses codétenus dans le gymnase de sa prison. Ils l'ont étranglé avec des haltères posés sur sa gorge pendant qu'il s'entraînait sur un banc d'exercice. Il mourut dans la même posture que Jésus, les bras en croix, asphyxie. J'ai toujours cru qu'ils l'avaient tué parce qu'il avait refusé de participer à leurs ébats sexuels. Mark était profondément [80] hétérosexuel et mon messie était très probablement incapable de faire l'amour avec un homme autre que moi.

Mark Fréchette mourut le 27 septembre 1975. Il avait vingt-sept ans.

[81]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre VIII

En Europe, enfin

Souvenez-vous de ce jour où vous êtes sortis d'Égypte, de la maison de servitude, car c'est par sa main puissante que l'Éternel vous en a fait sortir.

EXODE 13,3

[Retour à la table des matières](#)

C'est donc en juin 1968 que je, me suis exilé. Dans l'avion qui m'emmenait de Boston vers Londres, j'ai regardé la Nouvelle-Angleterre disparaître dans le hublot et j'ai pensé que le long voyage de mes ancêtres puritains en 1620 avait été accompli en vain. Ils avaient traversé l'Atlantique afin de fonder le Royaume de Dieu sur la terre, mais cet idéal avait dégénéré : les États-Unis étaient devenus le Royaume de Mammon... Le racisme, la pauvreté, la guerre du Viêtnam, l'idolâtrie du pouvoir et de l'argent, l'hypocrisie quant à la sexualité et la tyrannie de la « normalité » faisaient en sorte que ce pays conduisait lui-même ses enfants au plus grand désarroi (du moins, [82] s'ils avaient un minimum de conscience sociale ou s'ils tentaient le

moins de vivre vraiment l'égalité et la liberté promises dans les beaux discours politiques).

Lorsque je suis arrivé à l'aéroport de Heathrow, en Angleterre, j'ai vite réalisé que je me trouvais pour la première fois en pays civilisé. Pour un Américain, la façon dont les Anglais se comportent entre eux est, de prime abord, étonnante. Ils ont un sens de la politesse, de la civilité et du respect d'autrui qu'on ne voit guère aux États-Unis, où domine le chacun pour soi. Pour le jeune adulte que j'étais au débarquement, c'était non seulement une révélation, mais un enchantement. Dans le sens le plus noble du terme, ces gens-là savaient vivre et on se sentait d'emblée en sécurité avec eux (sentiment sans doute tout à fait opposé à l'Anglais qui débarquait la première fois à New York, même à cette époque).

En arrivant à Londres j'allai presque immédiatement à Westminster Abbey pour voir le nouveau monument dressé en l'honneur de T. S. Eliot dans le Poets' Corner. La belle-sœur d'Eliot avait été une passagère de mon taxi à Boston. Apprenant que j'allais m'envoler vers l'Angleterre, elle m'avait donné un pourboire de dix dollars à la condition expresse que j'aille voir ce monument, qui est le seul en Angleterre dédié à un poète né aux États-Unis, ce qui faisait sa fierté.

Je n'ai pas vu Londres très longtemps, devant prendre le train pour Liverpool, où m'attendait un poste de travailleur quasi bénévole auprès d'ex-prisonniers (j'avais fait la demande avant mon [83] départ). J'allais vivre moi-même dans la maison qui hébergeait ces ex-prisonniers, sur Canning Street, et travailler dans le bureau du service de probation sur St. James Street. J'avais en effet décidé de commencer mon séjour en Europe en me confrontant au quotidien des gens les plus humbles, et le monde des ex-prisonniers de Liverpool me semblait être un bon départ en ce sens.

Je passais mes soirées dans un petit pub qui s'appelait The Crack, où plusieurs de mes « clients » allaient aussi. Je suis tombé amoureux d'un ex-prisonnier écossais de mon âge qui venait d'être libéré. Nous étions tout un couple, Ian et moi, lui trapu, tatoué jusqu'au bout des

doigts, l'air menaçant, avec un fort accent de la classe ouvrière et moi, assez androgyne, avec mon accent de Harvard... Nous nous sommes fréquentés et aimés tout l'été durant lequel je suis resté à Liverpool. On dit que les contraires s'attirent : dans ce cas-ci, nos chances de survie comme couple n'étaient pas énormes. Je me plaisais néanmoins à m'imaginer comment mes parents, qui m'avaient empêché d'être un bon père de famille hétérosexuel, auraient réagi à l'idée que je partageais mon lit avec un ex-bagnard...

Profitant de vacances à la fin de l'été 1968, j'ai résolu de partir à la découverte du pays de ma grand-mère irlandaise (la mère de ma mère). J'ai pris le bateau pour Dublin. Au moment même où je suis arrivé en Irlande, je me suis senti comme si j'y avais grandi. On ne peut pas connaître l'Irlande sans l'aimer immédiatement (comme on ne peut pas lire le Nouveau Testament sans aimer Jésus. C'est hors de [84] portée des capacités humaines de rester insensible à la séduction de l'un ou de l'autre).

J'ai pris le train pour Cork et puis l'autocar pour Drimoleague. Je n'avais pas encore adressé la parole au receveur de l'autocar quand il m'a dit au moment où j'arrivais à Drimoleague : « *Welcome home.* » (« Bienvenue chez vous. ») Je n'oublierai jamais ces paroles et le sourire de l'homme qui les a dites. Il lisait dans mes pensées. Ce jour-là était pour moi comme une Épiphanie. J'étais finalement arrivé chez moi, en effet, même si je me trouvais dans un pays que je n'avais jamais vu.

Ma grand-mère était partie d'Irlande vers 1890 et j'y arrivais presque quatre-vingts ans plus tard. Je suis allé au petit hameau où elle était née, qui se trouve entre Drimoleague et Skibbereen, et j'ai passé la fin de semaine chez des paysans qui vivaient là. Ils m'ont reçu comme un prince. L'Irlande a toujours eu la réputation d'accueillir généreusement les étrangers. On l'appelle « l'Irlande des bienvenues ». Cette renommée n'est pas surfaite. Dans le hameau de ma grand-mère, les paysans n'avaient ni téléviseur, ni téléphone, ni toilette à l'intérieur de la maison. Pourtant, ils vivaient avec beaucoup plus de dignité

que les Américains qui pour la plupart possèdent toutes ces commodités.

Je m'aperçus que mes parents m'avaient donné une éducation familiale et culturelle qui me préparait parfaitement pour la vie européenne et beaucoup moins, en fait, pour la vie américaine actuelle. Et mon premier port d'attache hors de l'Amérique serait décidément l'Irlande, où je pouvais aisément [85] envisager de faire ma vie. Le puritanisme irlandais avait fait fuir James Joyce. Le puritanisme américain m'avait fait fuir, signe qu'il n'était pas moindre. Au contraire, la mentalité irlandaise, humble et fière, convenait tout à fait à mes aspirations. Je pris la décision de venir m'installer pour de bon à Dublin dès mon contrat à Liverpool terminé (il me restait quelques semaines d'engagement).

Avant de retourner définitivement à Dublin, une fois mes adieux faits à Liverpool, j'ai tenu à voir le continent européen. Un voyage de trois semaines en France, en Allemagne, en Suisse et en Italie fut l'occasion de découvrir ces pays et aussi d'une déconvenue que je ne suis pas près d'oublier. J'avais un Eurailpass qui me donnait accès à tous les trains de l'Europe, y compris en première classe. À la gare de Paris où je prenais des informations pour planifier mon itinéraire, mon fort accent américain était impossible à dissimuler. Un Parisien dans la trentaine qui m'avait entendu m'informer m'aborda gentiment en me racontant que sa sœur, qui fêtait le jour même son anniversaire, serait heureuse d'y voir un jeune Américain. Venant d'arriver à Paris où je me sentais un peu perdu, une telle invitation me sembla providentielle. Dans le métro, ma nouvelle connaissance me dit : « Vous, les Américains, vous mettez votre porte-monnaie dans une poche de votre pantalon. C'est très dangereux à Paris. Il faudrait le mettre dans une poche de votre veste. » J'ai fait comme suggéré. Puis l'homme m'a invité à la terrasse d'un restaurant où nous nous sommes assis dans un coin ensoleillé. Il a enlevé sa veste et m'a dit : [86] « Ne voulez-vous pas enlever votre veste ? Il fait tellement chaud ! » J'ai enlevé ma veste. Puis il est allé aux toilettes. En revenant, il m'a dit : « Ne voulez-vous pas vous laver les mains ? » Je suis donc allé aux toilettes à mon tour.

Quand je suis revenu à la table, mon compagnon n'était plus là. Mon porte-monnaie non plus. J'ai expliqué au patron du restaurant ce qui s'était passé. Lui-même et d'autres clients m'ont tout de suite offert de l'argent. Puis les gendarmes sont arrivés. Une bonne dizaine, dans un grand camion, juste pour mon petit porte-monnaie. Je n'en revenais pas : en Amérique, on peut se faire brutaliser en public sans que quiconque intervienne...

Évidemment, mon Eurailpass se trouvait dans mon porte-monnaie. Cet incident s'étant produit un jour de congé, je ne pouvais même pas remplacer mes chèques de voyage. Je n'avais plus un sou et j'ai donc décidé de mendier. Je racontais mon histoire à tout un chacun et les gens me donnaient de l'argent. C'est vrai que cela soulevait la pitié et j'étais un jeune Américain de vingt-deux ans assez charmant pour que l'on me croie. Pour passer la nuit, je suis allé à l'école des enfants de chœur qui se trouve à côté de Notre-Dame. J'avais raconté cet incident à un prêtre qui a eu l'idée de m'héberger là pour deux nuits.

Remis de mes émotions et mes pertes en partie compensées, je suis parti pour l'Allemagne, patrie de Tillich. Je me débrouillais bien en allemand et en italien, mais beaucoup moins bien qu'en français. J'ai fait des escales à Kehl, à Freiburg, à Schaffhausen, à Chur, puis à Milan, à Vérone, à Munich, pour terminer [87] à Bruxelles. Je suis resté dans les auberges de jeunesse. J'ai rencontré partout de jeunes Européens fort sympathiques avec lesquels je pouvais sympathiser. Mon avenir se trouvait en Europe, j'en étais plus que jamais persuadé.

De retour à Dublin, je me suis inscrit à l'université au certificat en éducation. Le matin, j'enseignais l'anglais dans une école de garçons catholiques à Cabinteely, à une douzaine de kilomètres du centre de Dublin, ce qui me permettait de gagner modestement ma vie. L'après-midi, je suivais des cours à l'université. Je vivais au centre-ville, sur Warrington Place, dans la mansarde d'une maison du XVIII^e siècle. Dans ma chambre, le seul chauffage était un feu de tourbe. Il fallait descendre trois étages et aller dans la cour pour trouver les toilettes. Je montais de l'eau dans un seau. Je n'avais ni téléphone ni téléviseur. Cela me permettait de me consacrer à des activités plus intéressantes

(la découverte du monde et la lecture), et je pus ainsi passer mes neuf années en Europe sans pollution de l'esprit. Aussitôt que j'ai eu quelques économies, j'ai acheté une petite Ford Popular noire vieille de dix ans pour le prix de cent livres. C'était ma liberté.

Ma première année à Dublin fut la plus heureuse de ma vie. J'étais toujours un peu fou, voire bizarre. Mais les Irlandais et surtout les habitants de Dublin adorent tout ce qui est fou, bizarre, excentrique, original. Après les hippies de Boston, les jeunes gens de Dublin se montraient très disposés à m'aider à réussir ma schizophrénie. Plus je parlais fort, plus je disais des absurdités, surtout dans les pubs, plus les gens m'écoutaient et m'aimaient.

[88]

J'ai découvert très tôt que les conversations dans les pubs de la classe ouvrière de Dublin sont beaucoup plus intéressantes que celles que j'avais dans les résidences de Harvard. Les Irlandais ont développé un art de la conversation qui n'a pas d'équivalent ailleurs. C'est en Irlande que j'ai découvert la vraie beauté de la langue anglaise. J'ai adopté l'accent irlandais qui me revient facilement chaque fois que je retourne en Irlande. J'ai même appris à parler un peu la langue gaélique.

Je suis presque devenu une légende de Dublin à cause de mes discours hallucinés dans les pubs. Mes amis de Dublin continuent à me raconter mes propres envolées oratoires, vingt-sept ans plus tard. Les pubs que je fréquentais le plus étaient McDaid's, O'Dwyer's, the Lincoln Inn, Doheny and Nesbitts et The Hill. L'un de mes meilleurs amis était Sean, membre du Parti communiste, qui avait été invité à deux reprises à Moscou. Il venait du secteur le plus pauvre de Dublin. Nous sommes toujours restés de bons amis, et quand je l'ai vu en 1996, je lui ai dit que, selon toute probabilité, il y a pour un jeune Noir de Los Angeles plus de risques d'être tué que de possibilités de faire des études universitaires. Il m'a affirmé que c'est la même chose pour les jeunes gens de son quartier pauvre de Dublin. Je lui ai dit : « Mais ce n'est pas possible. Ce n'est pas si dangereux que ça à Dublin. » Et lui

de répondre : « Deux jeunes gens de mon quartier ont été tués cette année et je n'ai jamais connu personne d'ici qui à fait des études à l'université... » On prétend que le jardin du voisin semble toujours plus vert que le nôtre, mais on doit [89] admettre que le vert irlandais a de quoi confondre l'œil le plus averti.

À l'époque où je vivais à Dublin, Sean et d'autres communistes ont organisé une discussion avec trois communistes vietnamiens qui parlaient français mais pas anglais. Ils étaient venus chercher ici du soutien pour leur cause. On me demanda de jouer à l'interprète. Je n'eus pas le courage de dire aux Vietnamiens que je venais du pays qui était en train de tuer trois millions de leurs compatriotes.

En septembre, j'ai fait à l'université la connaissance d'une étudiante qui s'appelait Margaret. Nous sommes tombés amoureux. Elle venait d'une famille protestante dans le comté de Sligo. J'allais souvent passer la fin de semaine dans sa famille. Sur la cheminée de leur maison se trouvait un petit portrait de la reine d'Angleterre. Au moment où Samuel Beckett a gagné le prix Nobel de littérature, Margaret m'a dit avec fierté : « Tu sais, trois Irlandais ont gagné le prix Nobel et tous les trois étaient des protestants, les deux autres étant George Bernard Shaw et William Butler Yeats. » Je ne comprenais pas la dissension entre catholiques et protestants qui a fait tant de victimes. Pacifiste convaincu, je ne comprends pas qu'on puisse faire la guerre à des étrangers, et encore moins à ses compatriotes... Margaret a mis fin à notre relation après les vacances de Noël, lorsqu'il devint évident que je ne voulais pas me marier (ce n'est pas que je ne voulais pas me marier avec elle mais plutôt que j'avais horreur de l'idée de me marier avec qui que ce soit).

Un soir de janvier j'ai invité une dizaine d'amis à m'accompagner chez moi à la fermeture des pubs afin [90] de fumer ensemble un peu de haschisch. À la fin de la soirée, tout le monde est parti, sauf Brendan qui avait à cette époque dix-huit ans. Il est resté parce qu'il voulait vivre sa première expérience homosexuelle. C'est ainsi que commença la relation homosexuelle la plus longue de ma vie. Elle a duré six ans. Je revenais plusieurs fois par an à Dublin pendant que je vivais en

France et en Allemagne, pour voir Brendan. Depuis plusieurs années, ses parents refusent de me dire où il se trouve. Ils croient que je l'ai à jamais perverti, alors que nous vivions les plus heureux moments de notre existence. J'ai ainsi perdu sa trace, à mon grand désarroi. Ce garçon était vraiment très séduisant dans son uniforme d'écolier. Il venait chez moi à la fin de ses cours et n'en repartait que très tard. À un mois d'intervalle j'ai par conséquent aimé une protestante irlandaise et un catholique irlandais. En un sens, j'ai modestement participé au rapprochement des deux factions.

Dans mon groupe d'amis, j'ai fait la connaissance d'un jeune Irlandais qui avait enseigné l'anglais dans une école en France. Il m'a donné l'idée de faire une demande d'emploi comme professeur d'anglais dans une université française, ce qui allait davantage mettre à profit mes diplômes et surtout me permettre de sortir de la pauvreté. J'ai mentionné que je préférais enseigner dans une université de l'est de la France. Je voulais me rapprocher de l'Allemagne afin d'avoir l'occasion d'améliorer mon allemand. J'ai finalement obtenu un poste à l'Université de Metz.

Je vivais à Metz dans un immeuble du XVIII^e siècle situé au centre-ville, place de Chambre. Je partageais un appartement de deux pièces avec un étudiant. Le [91] propriétaire m'a dit que je devais aller acheter moi-même le mazout pour le chauffage, mais j'étais assez futé pour acheter plutôt une petite plinthe électrique. C'est donc le propriétaire qui payait le chauffage et pas moi. À Metz, je trouvais la vie beaucoup moins intéressante qu'à Dublin. Mais je me disais que cela faisait partie de mon éducation et de mon avancement. Puis j'étais très intéressé à mieux connaître la langue et la culture françaises. Quant à mes bizarreries plus ou moins schizophrènes, les Français se montraient presque aussi tolérants que les Bostonnais et que les Dublinois. Si les hippies et les piliers de pubs anglophones trouvaient drôles mes commentaires iconoclastes, les Français (et après eux, les Allemands, les Polonais et les Espagnols) avaient tendance à penser : il dit des choses bizarres parce qu'il est étranger ou parce qu'il ne maîtrise pas parfaitement notre langue. Je pense que, pour réussir sa

schizophrénie, il est très important de se trouver parmi des gens qui nous trouvent sympathiques. Cela dit, le changement de pays, de langue et de culture aide énormément à brouiller les repères, et par conséquent à vivre fort civilement sa folie.

Je faisais souvent des voyages à Francfort pour rendre visite à un ami que j'avais rencontré dans l'auberge de jeunesse de Chur et avec lequel j'avais gardé contact, Burkhard. Il était étudiant en philosophie à la Frankfurter Schule für Soziale Forschung (l'École de recherche sociale). Une fois, je me trouvais devant la cathédrale de Metz. Une touriste allemande m'a dit : « *Können Sie mir sagen wo der Eingang ist ?* » (« Pouvez-vous me dire où se trouve l'entrée ? ») Et [92] moi de répondre, en français : « Ma chère madame, vous vous trouvez dans une partie du monde qui fait partie de la France depuis au moins cinquante ans et on ne parle plus allemand ici. » (Peut-être m'étais-je montré un peu intolérant ; il aurait pu s'agir d'une touriste allemande.) Vivait au-dessus de mon logement un vieux Lorrain qui me parlait en allemand à l'intérieur de la maison et en français à l'extérieur. En dessous demeurait une jeune prostituée dont le fils vivait dans une institution pendant la semaine. Si la dame recevait un client pendant la fin de semaine, elle me demandait de garder son fiston chez moi. C'est ainsi que je m'aperçus que je pouvais faire un bien acceptable gardien d'enfant et que, un jour, je serais probablement un père dévoué, contrairement à ce qu'on m'avait toujours dit.

Pendant les vacances de Noël, je me suis rendu en voiture, une vieille Renault 10, jusqu'à Istanbul. Patricia, une amie américaine que j'avais connue à Harvard, avait tenu à faire le voyage avec moi. Nous découvrons toute une tranche du continent européen, en particulier les pays de l'Est, alors communistes. C'était pour moi un choc. Manifestement le communisme n'avait pas tenu promesse. Pourtant, ces gens-là étaient fiers et beaux. Il me semblait que nous voyagions non seulement dans l'espace mais dans le temps. La Yougoslavie et la Bulgarie étaient restées au XIXe siècle. Ce qui n'avait rien pour me déplaire ; j'avais été élevé comme un homme du XIXe siècle et c'est pourquoi je me suis immédiatement senti à l'aise parmi cette popula-

tion (quoique je ne parlais pas leur langue, la plupart des gens comprenaient [93] plus ou moins l'allemand ; on finissait toujours par se comprendre.)

Un peu après notre départ, Patricia s'aperçut qu'elle avait égaré ses pilules anticonceptionnelles (une autre de mes amantes les retrouvera, ahurie, sous la banquette de la voiture, à mon retour). C'était un drame pour nous, nos rapprochements ayant tôt fait de devenir des plus intimes. Durant toute notre traversée des pays communistes, nous avons en vain cherché à remplacer ces maudites pilules. Impossible. Je ne saurais dire si elles n'existaient pas en ces contrées ou si on les conservait pour quelques privilégiées, mais chaque fois que nous expliquions dans une pharmacie ce que nous cherchions, c'était le même manège : des sourires gênés, des rires étouffés, mais pas de satanées pilules... Je n'ose décrire les quiproquos, plus loufoques encore, que provoqua notre recherche d'une alternative : des condoms. C'est un miracle que nous n'ayons pas été arrêtés pour indécence publique en essayant de décrire l'objet demandé.

Quand nous sommes arrivés à Istanbul, je suis resté stupéfait. Je me disais : « Voilà l'Orient, voilà Byzance, voilà Constantinople, voilà au moins trois mille ans de civilisation... à des milliers de lieues des États-Unis. » Mon ex-pays n'était pas le centre du monde comme il le prétendait et encore moins le plus beau ou le plus intéressant. L'Orient était comme une autre planète. Même si je descendais du premier cartographe de la National Geographic Society, la richesse historique et culturelle que je découvrais me laissait bouche bée.

[94]

Avec nos airs un peu hippies, nous eûmes tôt fait de nous retrouver au Pudding Club (je ne suis pas très sûr du nom, à vrai dire), bar où les jeunes Américains se retrouvaient et où l'on offrait, non sans insistance, du haschisch de la meilleure qualité. Je me dis aujourd'hui que nous avons bien fait de résister à la tentation. Il n'y a qu'à revoir le film *Midnight Express* pour se faire une idée des dangers courus par ceux qui veulent ramener de tels souvenirs d'Orient. Je serais peut-

être encore en prison (ou mort) si j'avais succombé à une envie d'autant plus grande qu'on nous assurait que les profits des ventes de haschisch aux touristes servaient à aider les jeunes Américains emprisonnés en Turquie, précisément pour possession de drogues...

Au retour, j'ai entrepris un doctorat en littérature anglaise à l'Université de Strasbourg. J'écrivais ma thèse sur Walt Whitman. Je voulais continuer à enseigner à l'Université de Metz mais un fâcheux problème bureaucratique s'est produit. Un collègue britannique qui était devenu citoyen français voulait faire son service militaire en France mais, au dernier moment, il n'a pas reçu les papiers nécessaires et, tant qu'à l'avoir sous la main, on lui a donné le poste qui m'était destiné. Faute de mieux, j'ai dû accepter un poste de professeur d'anglais dans une école secondaire de Cologne, en Allemagne. Je me retrouvais un peu à la case départ.

Quand j'étais à Metz, j'avais la nostalgie de mes pubs de Dublin. Quand j'étais à Cologne, j'avais la nostalgie des petits bistrots de Metz. J'habitais dans un studio du centre de Cologne, pas loin de la cathédrale. [95] Je suis tombé éperdument amoureux d'une étudiante française avec laquelle je suis toujours en contact. Les élèves de mon école faisaient preuve d'une discipline que je n'ai jamais vue dans les écoles secondaires d'aucun autre pays du monde. Je n'avais pas à interrompre mon enseignement pour mettre de l'ordre dans la classe. L'un de mes élèves parmi les plus âgés m'a plus ou moins adopté. Il m'invitait souvent chez ses parents et il fumait du haschisch avec moi dans sa chambre. L'autodiscipline allemande n'est pas sans faille, heureusement. Nous sommes toujours de très bons amis.

Je savais que je préférais enseigner à l'université plutôt qu'à l'école secondaire. J'ai donc postulé pour un poste de professeur d'anglais à l'Université de Bonn et, à ma grande surprise, je l'ai obtenu sans problème. J'habitais juste à côté de Bonn, à Grau-Rheindorf, un petit village sur le Rhin. Au rez-de-chaussée vivait la propriétaire, Frau Brock, qui avait soixante-quinze ans. Chaque matin elle venait chez moi et bavardait au moins une demi-heure en bonnsch, le dialecte

de Bonn. J'adorais me promener le long du Rhin et prendre le petit traversier qui m'amenait au village situé de l'autre côté du fleuve.

J'ai donné sur les États-Unis un cours qui était plus ou moins une analyse marxiste des problèmes sociaux et de l'impérialisme capitaliste de mon pays d'origine. Cela me semblait d'autant plus approprié que Marx avait étudié à Bonn. Nous étions encore pendant la guerre du Viêtnam et dans les années de contestation étudiante. Mon cours devint vite l'un des plus populaires de l'université ; on fut obligé de [96] me donner la salle la plus vaste de l'université pour permettre à tous les intéressés d'assister à mes conférences.

Profitant de mes nombreux temps libres, j'ai suivi des cours de langue espagnole à l'Université de Bonn et j'ai participé à un groupe de discussion en espagnol d'étudiants marxistes provenant de l'Amérique latine. Mon espagnol vient donc d'Allemagne, quoique j'aie passé l'été 1973 à une école de langue espagnole à Santander. Mon espagnol était très modeste à ce moment-là mais j'ai tout de suite découvert que les questions du test de classement à la fameuse école avaient quatre versions et qu'il fallait découvrir quelle version était correcte en espagnol. J'ai tout de suite perçu que pour chaque question il y avait une version qui était une traduction littérale de l'anglais, une deuxième du français et une troisième de l'allemand. Par déduction, il devenait évident que la version qui ne correspondait pas à l'une de ces trois langues était la version correcte. On m'a placé dans la classe de plus haut niveau puisque j'avais fort bien réussi le test de classement.

Durant ce voyage, j'ai vécu un moment très drôle en visitant les cavernes d'Altamira. La guide parlait espagnol. Un touriste allemand qui ne manquait pas une occasion de montrer son impatience lui a demandé assez sèchement : « *Sprechen Sie deutsch ?* » Et elle de répondre : « *I speak French.* » Je trouvais cela tellement habile comme réponse que j'ai donné un pourboire à la guide en la félicitant de son humour.

Je suis devenu citoyen d'Irlande en 1974. J'avais découvert qu'il existe en Irlande une loi qui donne [97] la nationalité irlandaise aux enfants et aux petits-enfants de toute personne née en Irlande. J'ai

donc, avec l'aide de ma mère, rassemblé tous les papiers nécessaires, les certificats de naissance et de mariage de trois générations. Au moment d'obtenir mon passeport irlandais à l'ambassade irlandaise de Bonn, on m'a demandé de rendre mon passeport américain. Je ne savais pas qu'il fallait que je perde ma nationalité américaine afin de devenir citoyen d'Irlande. J'ai réfléchi pendant deux ou trois secondes et j'ai dit : « Aucun problème. » (De toute façon, à quoi bon faire partie d'un pays où l'on ne peut avoir la cote de sécurité pour l'État à cause de ses désirs sexuels ni prendre une assurance-maladie à cause de ses idées ?) L'ambassade américaine m'a convoqué une semaine plus tard et m'a demandé de signer un papier qui disait que j'étais en bonne santé mentale au moment où j'ai renoncé à ma citoyenneté américaine (comme si un tel geste pouvait mettre en doute l'équilibre d'un citoyen !). Le gouvernement américain m'avait déjà dit que je ne pourrais jamais être soldat dans l'armée américaine parce que les psychiatres m'avaient diagnostiqué « schizophrène aigu et chronique ». Il était paradoxal que ce même gouvernement me demande de signer un papier où je prétends être en bonne santé mentale. Pourtant j'ai signé. Six mois plus tard, le gouvernement américain m'a retourné mon passeport en disant que je n'avais pas perdu la nationalité américaine parce que je ne me suis pas fait naturaliser irlandais : j'avais tout simplement hérité de la nationalité irlandaise. Étonnante subtilité. Quoiqu'il en soit, la loi américaine a changé [98] depuis et les Américains peuvent maintenant avoir autant de nationalités qu'ils le veulent, ce qui est une chance pour tous ceux et celles qui n'en peuvent plus de porter le poids de l'Amérique dans leur tête ou sur leur dos.

[99]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre IX

Bref retour, la Pologne et l'Espagne

Sur les bords des fleuves de Babylone,
nous étions assis et nous pleurions, nous souve-
nant de Sion.

CHANT DE L'EXILÉ,
PSAUME 137,1

[Retour à la table des matières](#)

Les lecteurs qui m'ont suivi jusqu'ici dans mon récit savent que je ne manque pas de courage. Il en fallait une bonne dose pour prendre, en 1974, la décision de revenir en Amérique du Nord afin de vivre près de mes parents. Je croyais avoir la responsabilité et le devoir filial de les accompagner dans leur vieillesse. Ils avaient en effet soixante et onze ans et demeuraient dans le village ancestral où ma mère avait grandi, dans le New Hampshire. Je ne pouvais néanmoins me résoudre à vivre aux États-Unis. J'ai donc pensé faire une demande d'admission au programme de doctorat en littérature comparée de l'Université McGill, où je fus accepté.

[100]

Afin de transporter de l'Europe à l'Amérique du Nord ma voiture et les bagages que j'avais accumulés, je décidai de m'embarquer sur un bateau russe, le *Mikhail Lermontov*, qui partait du Havre. L'idée de me retrouver parmi des communistes me troubla. Deux ou trois semaines avant le début du voyage, alors que j'étais retourné voir mon Irlande bien-aimée (je vivais dans une famille de paysans qui m'apprenaient le gaélique), je commençai à sombrer de nouveau dans la psychose. Le pourquoi de cette rechute est évident : j'avais peur de vivre une confrontation décisive sur ce bateau russe. Je croyais en effet que Tillich avait communiqué la teneur de notre conversation à ses amis communistes, ce qui pouvait être dangereux pour moi : les messies sont toujours traités de façon singulière et, plus souvent qu'autrement, finissent par être malmenés (ils ne sont pas à la hauteur ou ils le sont trop). Or, Tillich était certainement beaucoup plus indulgent que moi envers les communistes russes ; il pensait que n'importe quelle forme de socialisme était meilleure que n'importe quelle forme de capitalisme (évidemment, il cachait la profondeur de ses convictions marxistes pour vivre en Amérique). Malgré mon admiration pour lui, je ne partageais pas ses opinions. Je n'ai jamais été communiste et je ne le serai jamais. Je refuse de m'identifier de quelque manière que ce soit avec un parti politique dont la réputation a été ternie par les goulags, le KGB et le mur de Berlin. Mon socialisme est celui du Labour Party britannique, du Parti socialiste français, du SPD allemand et de l'aile gauche du Parti Québécois. En revanche, si je vivais en [101] Amérique latine j'aurais énormément de sympathie pour les partis marxistes, mais sans pour autant contribuer à leurs activités (peut-être que je tiens trop à la vie, finalement, ce qui est, je l'admets, un peu honteux pour quelqu'un qui s'est cru un instant messie, ou du moins prophète). Je suis surtout pacifiste et Tillich, qui était assez machiste, reprochait au pacifisme d'être trop féminin. Quant à moi, je suis fier des aspects féminins de ma personnalité et, s'ils sont à l'origine de mon pacifisme, eh bien, tant mieux !

C'est donc dans un état de paranoïa plus ou moins avancé que j'entre dans le bateau russe, une bible française dans une main et mon

passerport irlandais dans l'autre. Je sais tout de suite que les Russes m'attendent, qu'ils connaissent toute mon histoire, qu'ils me suivent depuis de nombreuses années, qu'ils comptent sur moi pour réaliser l'apocalypse socialiste de Paul Tillich en donnant un coup de grâce au pays le plus puissant de l'histoire. À moins que je ne sois perçu comme un agent double, en raison de mon refus d'adhérer totalement au communisme, et alors ma vie ne vaudra pas grand-chose dans les semaines qui suivent...

Les paroles que Tillich a prononcées dans l'église de Harvard reviennent me hanter dès les premières heures de mon séjour en mer : « Le Fils de l'homme se trouve parmi nous... Le sort du monde dépend de lui. » C'est trop pour moi et je plonge dans la psychose la plus aiguë. Je parle tout seul et me promène tout nu sur le bateau, comme Isaïe. L'on m'enferme à clé dans ma cabine (thérapie expéditive qui ne fait [102] que renforcer ma paranoïa). Ce que je crois être une infirmière ou un psychiatre russe se trouve sur le bateau. Elle tente probablement de m'aider, de me guider, dans une langue que je ne connais pas. Peine perdue.

Finalement, nous arrivons à New York. En apercevant la statue de la Liberté, je pleure de joie (qui l'eût dit ?). J'ai envie de m'écrier : « Mais je suis Américain, citoyen des États-Unis, et je ne veux plus faire partie d'un complot communiste pour déstabiliser l'Amérique ! Ce n'est pas pour cela que mes parents ont payé mes études à Harvard ! »

S'attendant à l'arrivée triomphale de leur fils de génie, mes parents sont très déçus de le voir redevenu fou. À mon corps défendant, ils m'amènent voir un psychiatre pour savoir quoi faire de moi. Heureusement, ce dernier me laisse libre. Mais pour combien de temps ? Ma décision de rentrer en Europe est aussitôt prise : tout, sauf les hôpitaux psychiatriques américains, aussi pires que les goulags ! Je savais de toute façon que je serais incapable de retrouver la santé mentale si je restais en Amérique du Nord. J'ai donc réservé une place sur un autre bateau russe, l'*Alexandre Pushkin*, qui partait de Montréal (à quelques heures à peine de route) tout juste une semaine plus tard et qui devait me rendre à Bremerhaven, en Allemagne. J'avais l'intention

de chercher un poste de professeur d'anglais dans une université polonaise.

Avant de rentrer en Europe, j'ai rendu visite à Mark pour la dernière fois. Il était dans la Norfolk Prison, près de Boston. Il voyait que je l'aimais [103] comme toujours mais que j'avais changé. En un sens j'étais moins fou (je m'étais un peu calmé depuis mon arrivée), donc moins américain, et plus assagi, donc plus européen. Quand à lui, sa rage, sa colère, son courroux n'avaient pas diminué du tout depuis huit ans. Il m'a dit : « *I really fucked you up* », ce qui est totalement intraduisible. Ce serait peut-être : « Je t'ai vraiment perturbé profondément. » Je lui ai répondu : « *I'm very grateful to you for having fucked me up as you did* », c'est-à-dire : « Je te suis très reconnaissant de m'avoir perturbé si profondément. » C'était la dernière fois que je le voyais de son vivant. Je sais que Mark vit toujours dans mon coeur, aux côtés de Paul Tillich. Il était digne d'une autre vie et d'une autre mort. Socrate a dit que la mort est préférable à l'exil.

Sur le bateau russe qui part de Montréal, je partage ma cabine avec un Égyptien communiste qui vit à Moscou. Il me serre la main et me dit tout de go : « *You have no choice about being Christ.* » (« Tu n'as pas le choix d'être le Christ. ») Je lui demande : « Pourquoi pensez-vous que je suis le Christ ? » Il répond : « Vous avez un peu l'air du Christ. » C'est vrai qu'à cette époque je portais une barbe. Tout de même... S'il avait lu la Bible, il aurait peut-être donné une réponse plus intelligente comme : « C'est parce que vous aimez vos ennemis. » Puis il m'a dit : « Vous savez, il va falloir que nous écrivions un livre à ce sujet. » Qui est ce mystérieux « nous » ? Je ne sais comment réagir et je me retiens pour ne pas paniquer de nouveau. Je voudrais dire à cet Égyptien musulman devenu athée communiste que [104] tout le monde sait que le messie ne peut pas être quelqu'un qui aime les hommes, les femmes, la Guinness, le vin rouge et le haschisch. Puis je me souviens d'un verset de la Bible : « Vient le Fils de l'homme, mangeant et buvant, et l'on dit : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs !" » (Matthieu 11, 19) Je veux lui dire que je ne suis même pas bon, mais un autre verset vient à mon esprit : « Jésus lui

dit : "Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul". » (Luc 18,19)

Je sais pertinemment que je ne peux pas être le messie parce que je viens de lui rendre visite dans sa prison près de Boston. En tant qu'unitarien, j'ai toujours été convaincu de toute façon que le premier critère pour être messie est d'être né à Boston et Mark Fréchette était né à Boston. Cela aide beaucoup d'être crucifié jeune, comme Mark le sera dans quelques mois. Je suis convaincu que même Tillich aurait pensé que Mark était un meilleur candidat que moi pour cette mission, si seulement il l'avait rencontré.

Arrivé en Pologne, je me rends à Varsovie, au ministère de l'Éducation, muni de mon seul atout : mon curriculum vitae. Je parle à un haut fonctionnaire et il me donne sur-le-champ un emploi à l'Université de Lodz. Je ne sais pas du tout où se trouve Lodz - mais j'apprends vite. Ce n'est pas la ville la plus belle du monde. On me donne l'appartement précisément réservé au professeur d'anglais venu de l'étranger, mais avant d'avoir accès à cet appartement je dois attendre un mois à l'hôtel parce que l'horaire de la femme de ménage est complet pendant ce mois...

[105]

J'avais depuis longtemps l'habitude de dormir tout nu. Une nuit, vers deux heures, quelqu'un frappe avec vigueur. Je m'approche craintivement de la porte, ayant tout juste le temps d'enrouler une serviette autour de ma taille. Est-ce la police ? Ou encore des agents du KGB ? Seule une vieille femme est là, me scrutant, l'air sévère, de la tête aux pieds. Elle me tend un pyjama. C'est l'un des moments les plus invraisemblables d'une vie qui en a déjà compté plusieurs. C'est la femme de ménage de l'hôtel qui, ayant constaté l'absence d'un pyjama dans ma chambre (Dieu seul sait à quel point elle a dû fouiller dans mes affaires pour s'en convaincre), vole à mon secours, si ce n'est à la rescousse de la morale stalinienne.

Finalement, je m'installe dans mon appartement. J'achète un tourne-disque et un disque écoutable, les *Quatre Saisons* de Vivaldi. Les

seuls plaisirs possibles sont les promenades et les lectures dans le parc à côté de mon immeuble pour le moins dépouillé. Mon appartement se trouve tout près de ce qu'on appelle la tour de Babel, l'école de langue polonaise pour les étudiants étrangers. J'y suis des cours de polonais. L'ennui est mère de l'apprentissage.

Pendant la première semaine de ma vie en Pologne, j'apprends les trois phrases les plus importantes de la langue polonaise à cette époque : « *Nie ma* », « *Nie można* », « *Nie wolno* », qui veulent dire : « il n'y en a pas », « il est impossible », « il est interdit ». La négativité de la langue courante et la vacuité des magasins m'obligent à conclure que pas plus le socialisme polonais que celui des pays environnants ne [106] représente le paradis sur la terre, n'en déplaît à Paul Tillich.

Une étudiante de vingt et un ans, Zdzislawa, tombe amoureuse de moi et veut aussitôt m'épouser. Je lui dis fermement : « Ce n'est pas possible. Nous n'avons rien en commun et en outre je suis un homosexuel inguérissable (consentant tout au plus à la bisexualité), plus un schizophrène tout aussi inguérissable. » Cela ne la décourage pas du tout, au contraire. Je me souviens finalement des paroles de Molly Bloom, adressées à Léopold à la fin d'*Ulysse* de James Joyce : « *And I thought as well him as another.* » (« Et j'ai pensé : aussi bien lui qu'un autre. ») C'est vrai que j'en avais marre de l'instabilité de ma vie amoureuse et que je savais fort bien qu'aucune femme occidentale ne voudrait épouser un schizophrène homosexuel (ou même bisexuel). D'autre part, mes gènes (étant ceux des meilleures familles de la meilleure tribu de la meilleure région du meilleur pays de l'histoire universelle) avaient besoin de se reproduire. C'était un devoir moral, ce qui acheva de me convaincre. J'ai donc accepté d'épouser une femme que je ne connaissais guère et avec qui je n'avais rien en commun. Je voulais parler polonais, elle voulait parler anglais. Je détestais la société de consommation, elle l'adorait. Elle avait horreur du socialisme, j'avais horreur du capitalisme. Je lisais la Bible, elle ne la lisait pas. Avoir un passeport américain représentait pour elle un rêve alors que pour moi il représentait un cauchemar. Elle crut très vite que tout ce que je pensais, tout ce que je disais et tout ce que je faisais était

mauvais. Notre vie commune [107] devint assez rapidement plus pénible que tout ce que j'avais imaginé. Le remède était pire que la maladie...

Zdzislawa est partie pour un séjour d'étude en Angleterre vers le mois de mars. Sa famille m'ayant immédiatement adopté, sa mère a tenu à en profiter pour m'enseigner la langue polonaise durant ce temps-là, apprentissage ponctué, hélas, d'antisémitisme polonais. Elle a réussi avec la langue mieux qu'avec le racisme, car toute forme d'intolérance m'a toujours profondément déplu.

Je suis allé en Angleterre en juin pour épouser ma fiancée. Nous nous sommes mariés à Liverpool, et nous avons pris le bateau pour Dublin. J'ai trouvé un emploi comme professeur d'anglais pour les étudiants étrangers mais ce n'était qu'un travail d'été. Nous allions passer chaque fin de semaine dans la campagne irlandaise, dans la tente polonaise que nous avons apportée (à cette époque-là, on pouvait installer sa tente dans n'importe quel champ sans rien payer au propriétaire). Si notre entente n'était pas fameuse, j'admets que ma femme avait un corps parfait et nos échanges sexuels compensaient un peu la pauvreté de nos autres échanges.

Puis j'ai obtenu un poste comme professeur d'anglais dans une école privée de Tarragone. En s'y rendant, Zdzislawa n'arrêtait pas de gémir. C'est qu'il existe en polonais une expression traditionnelle, *Biedna Hiszpania*, qui signifie : « Pauvre Espagne ! » Voilà une Polonaise qui vient d'un pays communiste et qui pense que les Espagnols capitalistes font plus pitié que les Polonais... Elle eut un autre choc en [108] arrivant en Espagne, celui de voir son mari devenir allemand, en parlant allemand avec un Allemand. Quoique née huit ans après la fin de la guerre, elle faisait souvent des cauchemars dans lesquels elle voyait arriver les Allemands.

Nous vivions directement sur la plage dans un immeuble qui était rempli d'Allemands en été et presque totalement vide en hiver. À côté de nous vivait une vieille Allemande qui était l'amie d'un Espagnol qui avait déjà deux autres femmes et deux autres familles. Mais cela

semblait ne pas la déranger le moins du monde. Les Espagnols sont de bons vivants.

Mes parents sont venus nous voir afin de faire la connaissance de leur bru. Je me promenais sur la plage entre ma mère et ma femme quand j'ai demandé à ma mère si elle avait des nouvelles de Mark. Elle m'a simplement dit : « Je pensais que tu savais : il est mort. » Je me suis totalement effondré, en larmes. Ce n'est pas comme cela que l'on annonce à son fils la mort de l'être qu'il a le plus aimé ! Ni ma mère ni ma femme n'ont exprimé de condoléances de quelque nature que ce soit. Je me sentais tellement coupable d'être en vie. J'aurais voulu être mort à la place de Mark. Si simplement je n'avais pas été installé sur une plage en Espagne au moment où ses codétenus tuaient mon messie ! Ma peine était insondable et ma solitude, totale. J'étais quand même la seule personne au monde qui savait que l'on venait de crucifier le Christ pour une deuxième fois.

Nous avons passé deux ans en Espagne, coupés d'un intermède estival en Pologne. Zdzislawa avait [109] envie de vivre en Amérique du Nord afin de poursuivre son rêve américain et je ressentais de nouveau le devoir filial de vivre pas trop loin de mes parents, qui étaient si heureux de me voir désormais assorti à une épouse à leur convenance. Revenant au compromis jadis envisagé pour revenir en Amérique sans être obligé de vivre aux États-Unis, j'ai fait une demande d'emploi dans toutes les universités francophones du Québec. C'est à Chicoutimi que j'ai obtenu un poste.

[111]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre X

Au Québec

J'étais un étranger
et vous m'avez accueilli.

MATTHIEU 25,35

[Retour à la table des matières](#)

Zdzislawa et moi sommes arrivés à Chicoutimi en avril 1977. Je pensais que j'avais été engagé comme professeur régulier à l'université alors que j'étais simplement chargé de cours. La situation s'est néanmoins rétablie assez rapidement : je suis devenu professeur régulier dès la fin de l'été. Afin d'obtenir le statut d'immigrant reçu, il me fallait passer un examen médical aux États-Unis. Ma mère a fait l'impossible pour dénicher un très vieux médecin qui n'avait jamais entendu parler de ma schizophrénie et qui considérerait mon examen médical comme une simple formalité.

Dès notre arrivée en terre québécoise, ma femme et moi avons tenu à prendre contact avec la communauté polonaise d'Arvida, qui a une certaine importance. Quelques semaines plus tard, j'ai reçu la visite [112] de deux agents de la Gendarmerie royale du Canada mon bureau

de l'université. Ils voulaient que je leur signale les Polonais d'Arvida qui avaient des sympathies communistes. J'ai évidemment refusé de leur déclarer quoi que ce soit (et je dois dire que j'ignorais tout des idées politiques de mes nouveaux amis). La démarche de la GRC m'avait semblé tellement incroyable que je me demande encore quelle était leur véritable intention. Est-ce que le FBI avait mis la GRC au courant de mon dossier d'activiste pacifiste, de mon amitié avec un anarchiste devenu braqueur de banque, Mark Fréchette, ou encore de mon extraordinaire rencontre avec le grand théologien marxiste Tillich ? Mon dossier de schizophrénie avait-il été découvert ? Je ne le saurai sans doute jamais.

Un jeune Polonais travaillait comme assistant de recherche à l'université. Coïncidence extraordinaire, il avait fréquenté la même école primaire que mon épouse. Il s'est développé un profond lien d'amitié entre les deux, ce qui est tout à fait normal, mais je n'appréciais guère cette concurrence déloyale. Je n'imaginai que trop bien ce qui n'allait d'ailleurs pas tarder à se passer entre un beau jeune homme esseulé et une jeune femme de plus en plus déçue de constater que son mari n'était pas l'Américain de rêve qu'elle aurait souhaité.

Le directeur de mon département m'a demandé de traduire en anglais un livre sur Albert Camus écrit par un ami, professeur au cégep. C'était un travail de plusieurs mois. Après avoir terminé la traduction, il fallait trouver un éditeur. Avec une subvention d'aide [113] à la publication de la part du gouvernement, j'ai réussi à dénicher un petit éditeur. Pour ce travail de centaines d'heures, j'ai gagné la somme totale de 157 \$. Mais surtout, j'ai creusé un fossé de silence encore plus grand entre ma femme et moi. Elle était de plus en plus absente de la maison et moi de sa vie.

L'université m'a fait savoir qu'il fallait que j'obtienne un autre doctorat. Toutes mes études universitaires étaient en littérature anglaise, mais on me dit que je ne pouvais l'enseigner parce que déjà deux professeurs le faisaient à Chicoutimi. On voulait donc que je fasse un doctorat en linguistique, sujet que je n'avais jamais étudié auparavant. On pensait que le fait d'être polyglotte me désigna comme

candidat idéal à un tel doctorat. Je suis donc allé à l'Université Laval pour m'inscrire au programme de doctorat en linguistique. Je ne pouvais toutefois être admis à ce doctorat parce que je n'avais aucun diplôme dans le domaine. J'ai alors eu l'idée de faire un doctorat en littérature espagnole parce que je parle couramment l'espagnol, que j'ai beaucoup étudié la littérature mondiale et que l'Université du Québec m'avait engagé pour donner des cours d'espagnol, entre autres matières (dont l'allemand, la traduction, la composition, la linguistique et la didactique). J'ai travaillé deux ans sur ce doctorat, avec beaucoup de plaisir et de succès. Apprenant cela et vivement contrarié, le vice-recteur de l'Université du Québec à Chicoutimi m'a convoqué à son bureau pour me dire que je devais sur-le-champ abandonner mon doctorat en littérature espagnole pour faire, comme on me [114] l'avait demandé, un doctorat en linguistique. Quel cirque !

Je suis donc retourné au département de linguistique de l'Université Laval pour les supplier de m'admettre. On m'a obligé à suivre de nombreux cours de propédeutique en linguistique. J'ai en effet suivi quelques cours, mais j'ai commencé à faire ma thèse dès la deuxième session. J'ai choisi comme thème les interférences linguistiques chez les immigrants hispanophones, germanophones et polonais du Saguenay-Lac-Saint-Jean. J'ai complété la thèse après deux ans de travail ce qui était paraît-il, un record, et qui a causé un certain scandale. L'Université Laval a dû me dispenser de compléter les cours de propédeutique dont je n'avais manifestement pas besoin à la condition que je les paie. L'Université du Québec à Chicoutimi a généreusement offert de payer cette facture. Tout rentrait dans l'ordre.

Mon fils Joseph est né le 5 juillet 1978. En fait, il a commencé à naître le 4 juillet mais je ne voulais vraiment pas qu'il naisse le jour de la fête nationale de ma patrie d'origine ! Je lui ai donc dit : « Ne nais pas aujourd'hui, attends demain. » Il m'a obéi, ce qui est quand même appréciable pour un enfant pas encore né. À sa naissance, il est devenu citoyen du Canada, des États-Unis et de l'Irlande, comme moi. Il est tombé gravement malade quelques jours plus tard ; on a craint pour sa jeune vie. Il a été transporté et soigné avec beaucoup de diligence

dans un grand hôpital de Montréal. Je serai toujours reconnaissant au système de santé québécois d'avoir sauvé la vie de mon fils.

[115] Joseph a grandi en parlant couramment trois langues, le français, le polonais et l'anglais. Je suis très fier de lui lorsqu'il corrige mon polonais ou mon français. Il a commencé à corriger mon anglais à l'âge de trois ans en me disant que je ne devais pas dire le mot *fun* en anglais parce que c'est un mot français... (Il étudie aujourd'hui en Europe et je me plais à penser que son intérêt pour les relations internationales n'est pas étranger à ma propre histoire.)

Mes premières années à Chicoutimi se déroulèrent me semble-t-il en accéléré tellement j'avais de choses à faire : les études doctorales, mon enseignement, m'occuper de ma femme et de mon enfant, visiter le plus régulièrement possible mes vieux parents qui demeuraient tout de même à quelques heures de chez moi. Nous avons passé l'année universitaire 1985-1986 en congé sabbatique, enfin, à l'Université de Sydney, en Australie. C'était le choix de mon épouse. J'en ai profité pour effectuer un voyage mémorable de deux semaines au centre de la Papouasie-Nouvelle-Guinée où vivent ceux que l'on désigne (à tort) comme les peuples les plus primitifs du monde. J'ai constaté que les Papous étaient en fait plus civilisés, dans le sens le plus noble du terme, que la plupart des politiciens américains qui décident de ce qui est évolué et de ce qui est primitif ou, sous-développé...

C'est à Sydney, dans une librairie, que j'ai fait la découverte de Stefan Zweig, auteur autrichien juif, qui est devenu très vite mon écrivain favori. Pendant les cinq années suivantes, j'ai lu en allemand son oeuvre entier, compose de 37 volumes. Je suis d'accord [116] avec Sigmund Freud qui disait que Zweig connaissait l'âme humaine avec plus de profondeur que n'importe quel autre auteur. Juste après avoir terminé la lecture du dernier livre de Zweig, j'ai réalisé que ce qui m'attirait chez lui, entre autres choses, est qu'il présente le monde culturel et social de Paul Tillich. Zweig est né à Vienne en 1881 et Tillich est né près de Berlin en 1886. En vivant dans le monde de Zweig, je me rapprochais plus ou moins consciemment du monde de Tillich. Ma femme fit une autre découverte lors de ce voyage, plus charnelle à

vrai dire, en la personne de son futur deuxième époux, un touriste d'origine italienne. La rupture entre nous n'allait pas tarder.

En 1990, j'ai cessé d'être apatride. Je suivais avec grand intérêt les négociations du lac Meech sur la refonte de la fédération canadienne. Or, je me sentais personnellement insulté par les représentants du Canada anglais qui mésestimait les besoins du peuple québécois. En fait, je réagissais comme si j'avais été un Québécois de souche. Je n'étais donc plus un errant ; je m'identifiais à un pays et à sa cause. Je suis allé au bureau du Parti Québécois et j'ai acheté ma carte de membre. J'ai alors décidé de faire tout ce que je pourrais pour la cause de l'indépendance du Québec. Je n'ai absolument rien contre le Canada, mais je ne le considère pas comme mon pays. Je n'ai jamais vécu au Canada anglais et je n'ai aucun lien affectif avec lui. Je pense que j'ai le droit d'avoir un pays comme n'importe qui, et mon pays est le Québec. Peut-être le flambeau révolutionnaire de l'époque de mes activités anti-guerre aux États-Unis [117] ne s'est-il pas tout à fait éteint. La tradition d'accueil des Québécois envers les exilés comme moi est par ailleurs bien établie (et je parle moins, ici, des gouvernements ou des fonctionnaires que des citoyens ordinaires, pour la plupart plus ouverts aux différences culturelles, religieuses ou autres).

C'est ainsi que j'ai présenté à la commission Bélanger-Campeau une communication sur l'avenir du Québec, exposé dans lequel j'ai dit tout simplement que dans l'histoire mondiale toutes les langues minoritaires qui ont disparu étaient celles d'un peuple qui n'avait pas obtenu la souveraineté politique. Le représentant personnel de Brian Mulroney, alors premier ministre canadien, Jean-Pierre Hogue, m'a attaqué d'une manière virulente, en anglais, dès la fin de mon exposé. Je trouvais bizarre qu'il parle anglais à Jonquière, et surtout qu'il tienne à s'adresser à moi dans cette langue après un discours donné dans mon meilleur français. Pour lui faire saisir l'incongruité, voire l'inconvenance de la chose, je lui ai à mon tour répondu en polonais, ce qui a fait rire tout le monde. Le quotidien anglophone *The Gazette* a écrit le lendemain que je lui avais parlé en espagnol...

En 1991, Zdzislawa nous a définitivement quittés, mon fils et moi, pour épouser son admirateur italien et aller vivre avec lui à Rome. Elle n'avait nullement l'intention de garder notre fils, qui est resté chez moi à Chicoutimi, ce qui m'arrangeait bien, car j'ai toujours été père poule. Ce fut la fin de ce que j'appelle l'« ancien régime », c'est-à-dire de ma vie de couple avec une femme (non pas que je n'aie pas connu d'autres femmes depuis, mais elles étaient [118] avant tout de bonnes amies ; mon divorce signifia aussi que je me sentais moins coupable d'avoir des rapports avec des hommes, comme autrefois). Ma nature bisexuelle n'avait sans doute pas aidé notre mariage ; quoique Zdzislawa disait l'accepter, je voyais bien qu'elle était peinée lorsque son époux, comme elle, regardait un homme. J'appris à fermer les yeux sur ses aventures comme elle le faisait pour les miennes (nous avons partagé le même amant pendant un certain temps).

Mis à part quelques petits problèmes avec certains collègues de l'université (dont je préfère ne pas parler ici pour éviter plus de problèmes encore), ma vie à Chicoutimi s'est depuis déroulée paisiblement. Certes, il y eut bien quelques lettres anonymes envoyées un peu partout à l'université et même aux journaux, m'a-t-on assuré. Un fan attardé du maccarthysme américain des années cinquante me dénonçait tantôt comme communiste, tantôt comme homosexuel. Je feins d'ignorer son identité. S'il se prépare à dénoncer ma schizophrénie, la lecture de ce livre lui sera d'un grand secours et je l'assure à l'avance de toute ma reconnaissance pour la publicité gratuite qu'il en fera. Mince consolation : mon zélé dénonciateur s'attaqua de façon plus vicieuse encore, c'est le cas de le dire, à un collègue qui brigua un poste. La veille du vote, une photo de ce dernier, partageant les joies les plus intimes avec une personne qui, d'un point de vue strictement physique, ne pouvait être son épouse, circula partout sur le campus, avec les résultats catastrophiques que l'on devine. On se perd encore en conjectures quant à savoir comment [119] une telle photo a pu être prise, la solution la plus plausible étant que le photographe devenu inquisiteur participait lui-même à la petite sauterie.

L'intolérance se retrouve partout, hélas, et quelques fanatiques terrés à l'Université du Québec à Chicoutimi ne sauraient ternir la réputation du Québec.

[121]

Comment réussir sa schizophrénie

Chapitre XI

Conclusion très provisoire

Que ton règne vienne,
que ta volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.

MATTHIEU 6, 10

[Retour à la table des matières](#)

Quand je songe à mon développement personnel, j'ai tendance à me comparer aux Québécois, en particulier à mes étudiants, qui cherchent encore à tâtons ce qui est bon pour eux. Sauf que j'ai fini par trouver. Lors d'une conférence tenue à Chicoutimi, Mme Lise Bissonnette, alors directrice de l'influent journal *Le Devoir*, à qui on a demandé quel livre elle apporterait dans une île déserte, a répondu que ce serait vraisemblablement un George Sand. Mais elle demeurait incertaine. Pour moi, la seule réponse possible est la Bible. Je sais que d'aucuns interdisent à leurs enfants de lire la Bible de peur que cela ne les rende fous, non sans raison : je suis peut-être la preuve du bien-fondé de cette crainte. Pourtant, je ne peux pas imaginer ma vie sans ma culture biblique. Si la [122] religion a contribué à me rendre fou, elle a aussi contribué à me sauver de la folie en m'amenant à une certaine philosophie, à une

sagesse qui rend tout possible. Afin de survivre aux aléas de la vie, il faut avoir foi en quelque chose. Depuis Auschwitz, on ne peut plus avoir foi en la race humaine. Primo Levi, grand écrivain rescapé de ce camp, a dit qu'Auschwitz rend impossible la foi en Dieu. Mais ce n'est pas Dieu qui a fait Auschwitz, c'est la race humaine.

Je crois que les jeunes Québécois, comme tous les jeunes gens ou presque, ont une énorme soif de spiritualité. Ils veulent croire en autre chose que le paradis artificiel de la société de consommation, qui a tôt fait de nous décevoir. Malheureusement, le Vatican leur dit qu'il faut réprimer la sexualité hors du mariage et qu'il ne faut pas protester contre les dirigeants les plus sanguinaires, comme Pinochet, dont il demeure l'un des principaux défenseurs. Le conformisme, en somme, serait de mise pour gagner la vie éternelle. C'est comme si l'on avait donné au pape le mandat de tuer chez les jeunes tout intérêt éventuel pour la religion chrétienne. En tant que protestant, j'ai cependant le droit et le devoir de m'élever contre la bêtise et la lâcheté travesties en religion. Pour les protestants, la vraie religion se trouve dans le cœur et non pas dans l'église.

On dit que les schizophrènes s'identifient plus facilement à d'autres personnes que les gens normaux. Ils ont plus de communauté de sentiments avec toutes sortes d'autres personnes, ce que l'on appelle l'empathie. C'est grâce à cette capacité de m'identifier avec les gens les plus divers que j'ai pu [123] apprendre à parler couramment sept langues et à goûter la diversité ou la richesse des cultures. Dans la Bible, le don des langues est considéré comme une preuve de la présence du Saint-Esprit, ce qui tend à confirmer mon hypothèse selon laquelle il existe depuis toujours des liens étroits entre la révélation religieuse et le dépassement de ses limites, parfois associé à de la démence. « Le prophète est fou, l'inspiré délire. » (Osée 9,7)

Après la torture que j'ai connue de la part des autorités psychiatriques, je m'identifie instinctivement à toutes les autres victimes de préjugés ou de discriminations de la part de l'*establishment* (surtout s'il est américain), que ce soit les Noirs, les pauvres, les Cubains, les féministes ou les hispanophones. Si tous les gens opprimés par le capi-

talisme et l'impérialisme américains s'unissaient pour lui tenir tête, le monde serait très différent. Le style de vie américain étant devenu une religion sectaire quoique universelle, on ne saurait trop lui résister.

Primo Levi a dit : « *Chi è stato torturato rimane torturato.* » (« Celui qui a été torturé reste torturé. ») Les psychiatres américains, encouragés par les autorités scolaires et le conformisme ambiant, m'ont torturé et je le resterai jusqu'à ma mort. Je pense à la mort comme à une libération, quelque chose de positif. Je me dis que la mort fait partie de la vie, Dieu a créé la vie, donc il a créé la mort aussi. La mort est ainsi un don de Dieu au même titre que la vie. Bach a dit : « *Ich freue mich auf meinen Tod.* » (« Je me réjouis de ma mort. ») Ce n'était pas un suicidaire, loin de là : c'était un sage. Très tôt dans ma vie, [124] je suis venu à la conclusion que certains schizophrènes possèdent ce que recherchent tout bon chrétien, tout bon juif et tout bon musulman. Ils se disent : « Dieu a mis Sa main sur moi et Il veut que je Le serve. » Pour un schizophrène, la vie et la mort se rejoignent, ce qui ne veut pas dire qu'il n'apprécie pas la vie, au contraire.

Il existe plusieurs types de délire religieux. Le premier est le délire individuel, tel que mes premières hallucinations en 1963. Le deuxième est un délire partagé avec une autre personne, tel que ma rencontre avec Paul Tillich en 1965. Le troisième est le délire collectif, tel le voyage des premiers puritains en Nouvelle-Angleterre en 1620 ou, plus récemment, les réunions des disciples du prédicateur américain Billy Graham. Dans chaque délire religieux, la source de l'extase est la certitude que l'expérience vient d'ailleurs, que c'est Dieu qui communique avec nous. On a normalement tendance au XXe siècle à croire que le délire religieux est limité aux gens incultes, ignorants, primitifs, stupides. Évidemment, et je le dis en toute modestie, ce n'était pas le cas pour Tillich et moi.

La seule manière que j'ai trouvée de vivre dans ce bas monde est de profiter de mes propres hallucinations. Si le lecteur est à la recherche d'hallucinations qui apportent le bonheur et la paix, je suis prêt à lui offrir les miennes, qui vont de plus en plus en ce sens positif.

Je n'ai, certes, aucune envie de fonder une Église ou d'avoir des disciples. Ma religion toute personnelle mourra avec moi. Le Christ est peut-être réapparu aux États-Unis et j'étais la seule personne [125] capable de le reconnaître. Les théologiens diront que ma religion est hérétique. Ils préfèrent attendre un messie qui tombera du ciel durant le Super Bowl, descente accompagnée en direct par les voix réunies de Céline Dion, de Whitney Houston et de Barbra Streisand. Ils aimeraient voir aussi un messie qui sache marcher sur l'eau (certains évangélistes se targuent déjà de marcher sur le feu) et qui n'ait aucun désir charnel. Qu'ils attendent encore : ça leur apprendra à être irréalistes et à gober tout ce que disent politiciens ou télévangélistes (ils se ressemblent parfois étrangement) !

Je sais que ma croyance à moi est née de la schizophrénie, de la confusion totale, de la douleur, de l'oppression. Je suis incapable de savoir où cesse l'influence des démons et où commence celle de Dieu. Mais je ne veux offenser personne et je n'exige pas que mes idées soient partagées. Elles sont simplement vraies pour moi. Je crois sincèrement avoir découvert en Mark le Sauveur annoncé dans la Bible, mais je ne m'attends pas du tout à ce que quiconque soit d'accord avec moi. C'est sans doute une hallucination qui m'est très chère, et rien que cela. Elle m'a un peu permis de vivre et me permettra sans doute de mourir en paix.

J'ai réussi ma schizophrénie en quittant mon pays, en acceptant pour vrai ce que d'aucuns auraient catégorisé comme du délire, et surtout en m'ouvrant sur les autres et sur le monde, attitude pour le moins paradoxale mais combien salutaire pour un schizophrène. Mon histoire n'est source ni de gloire ni de honte pour moi. Seulement de [126] quelques leçons. En écrivant ces courts mémoires, j'ai un instant espéré que cela puisse aider certains êtres humains aussi désœuvrés que je le fus à mieux réussir leur schizophrénie et, par voie de conséquence, leur vie - fût-ce pour embêter ceux et celles qui ne comprendront jamais rien à ce brin de folie, ou d'intelligence, qui les dépasse.

Qu'est-ce l'homme, que tu t'en souviennes,
Et le fils de l'homme, que tu le veuilles visiter ?

PSAUME 8,5

Fin du texte